6
N

Palat VIII 3.

LA MAISON ISOLÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

568239

LA MAISON ISOLÉE,

OU LES DOUBLES CLEFS.

TOME QUATRIÈME.

Par M. L...., Membre honoraire de la Société d'émulation à Liége.

De *simples faits* contés naivement,
Ne contenant que la vérité pure ;
Narré succinct, sans frivole ornement ;
Point trop d'esprit, aucun rafinement ;
Voilà de quoi désarmer la censure. VOLTAIRE.

A PARIS,

Chez GERARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 59.

ANNÉE 1808.

Biblioteca Nazionale Fondo PALATINO Napoli

PC 3454

LA MAISON ISOLÉE.

CHAPITRE LVI.

Changement de situation.

Le segnor Montèse, qui n'avait pu accompagner sa femme et sa nièce, vint, comme il l'avait promis à son ami don Lopès, voir sa jeune épouse; et voulant profiter de cette circonstance pour terminer quelques affaires à la Corogne, il s'y établit dans un hôtel de la ville, où sa famille vint demeurer avec lui.

Ce fut pour Surville l'occasion d'un devoir à rendre au beau-frère de son ami Emeling. Il plut à ce gentil-

homme, qui méritait d'être Français par la franchise avec laquelle il s'expliquait dans toute occasion. Il témoigna donc à Surville que sa personne lui était agréable, et quil n'était pas surpris de l'attachement que M. Emeling avait pris pour lui, parce qu'il aimait les braves. Je ne lui connais, ajouta-t-il, qu'un défaut, c'est de ne pas pardonner à sa sœur de m'avoir aimé : le cher homme voudrait garder auprès de lui tout ce qu'il aime, et ma nièce a si bien adopté son aversion pour les étrangers, qu'elle a rejeté tous les vœux de mes compatriotes: aussi Beïra et Velez n'ont que faire de se présenter ici ; je leur annoncerai définitivement que leurs prétentions sont inutiles.

En vérité, segnor, lui dit sa femme, vous serez toujours le même : vous dites tout ce que vous avez sur le cœur.

— Ce que je viens de dire ne peut

nuire à mon frère dans l'esprit du capitaine Surville, il est Français. Pourquoi ne lui dirais-je pas encore qu'Emeling, pour garder sa fille auprès de lui, préférerait un de ses commis au prince des Asturies?

— Ce sentiment est excusable dans un père, reprit modestement Surville; mais, sans porter ses vues jusqu'aux princes mademoiselle Flora trouvera par-tout des hommes d'un rang distingué qui s'honoreront de son alliance.

— Il n'y a plus de rang chez vous, reprit Montèse, le niveau de l'égalité doit avoir supprimé toutes ces délicatesses. Mais, à propos, n'allez pas vous aviser d'aimer ma nièce; car un homme de votre profession, qui voudrait mener sa femme aux Indes ou en Amérique, n'obtiendrait jamais Flora.

Surville ne répondait rien à cette apostrophe; Flora n'en paraissait pas

moins embarrassée; heureusement sa tante répliqua:

— Je ne vois pas comme vous, et je pense que M. de Surville, que mon frère a déja adopté pour son fils, lui conviendrait sous tous les rapports. Il a de la naissance, son père est officier-général, et en France un marin ne mène point avec lui sa femme dans ses courses: elle reste chez elle ou chez ses parens; ainsi rien ne serait plus convenable pour mon frère.

— Eh bien! j'en serais charmé; je vous aimerais mieux pour mon neveu que tout autre. Ainsi, mon neveu, car je puis aussi vous adopter, vous nous ferez l'honneur de rester ici; nous dînerons en famille.

— Je suis loin, segnor, de porter si haut mes espérances; mais il me sera toujours infiniment précieux d'en être cru digne. —

Il n'osait regarder Flora depuis que son oncle avait si lestement prononcé sur ce qu'il osait, à peine espérer; et lorsqu'il put se hasarder à porter les yeux sur elle, il vit avec plaisir qu'il n'y avait dans les siens aucune trace de tristesse ni de mécontentement.

Pendant le dîner, qu'on ne tarda pas à servir, il ne fut question que d'affaires politiques ou de commerce. Surville eut soin, en se prêtant aux goûts du segnor Montèse, d'écarter tout ce qui aurait pu ramener la conversation sur le sujet qui les avait également embarrassés. Les dames, et particulièrement Flora, lui en surent gré; l'oncle parut enchanté de son convive, et sur-tout de lui avoir gagné deux parties aux échecs, et ils ne se séparèrent qu'en se promettant de se revoir le lendemain.

Ce lendemain était le jour de l'arri-

vée du courier de France. Surville, au lieu des ouvertures qu'il attendait, fut très-surpris de ne recevoir que ce peu de mots:

« La multiplicité de mes affaires, mon « cher Surville, et le temps que m'a « pris ma réponse à Flora, ne me lais- « sent que celui de vous dire que, que- « que part que vous soyez, je ne laisse- « rai personne douter de mon estime et « de mon attachement pour vous. La « lettre incluse, que je vous prie de re- « mettre à ma sœur, réparera ce que « je n'avais pu prévoir, et vous prou- « vera combien vous êtes cher à votre « père et ami

« EMELING. »

Lettre incluse pour la segnora Montèse.

« Dans la persuasion, ma chère sœur, « que le capitaine Surville serait obligé

« de sortir du port de la Corogne immé-
« diatement après y être entré, je ne l'a-
« vais chargé de rien pour vous ni pour
« mon frère, à qui je vous prie de dire
« mille choses tendres de ma part. Les
« évènemens ayant tourné autrement,
« je vous prie tous deux d'accueillir
« M. de Surville comme un homme pour
« qui j'ai la plus haute considération,
« et l'affection d'un père.

« Je ne vous dis rien pour ma fille, à
« qui j'ai écrit par ce courier. Je vous
« renouvelle, ma chère sœur, l'assu-
« rance de mon tendre attachement.

« EMELING. »

Quoique ces lettres n'eussent rien que de satisfaisant pour Surville, qu'elles explicassent tout ce que son arrivée sans recommandation pour la segnora Montèse pouvait avoir de surprenant, et qu'elles lui donnassent auprès d'elle

l'accès le plus flatteur, il ne sentait pas moins que la brièveté de celle qui lui était adressée lui laissait beaucoup à desirer, et cachait un mystère qui pesait sur son cœur. La réponse de M. Emeling à sa fille, que je transcris ici, va mettre à portée de le pénétrer.

Réponse de M. Emeling à sa fille.

« Le hasard, ma chère fille sert quelquefois mieux que les combinaisons les plus réfléchies ; c'est ce qui est arrivé dans ta rencontre avec Surville, malgré le petit chagrin qu'elle lui a occasionné, et que j'ai tâché d'adoucir par la lettre que je l'ai chargé de remettre à ta tante, et par la réponse très-courte que je lui ai faite ; parce que je ne peux lui faire celle qui conviendrait, ni satisfaire à toutes tes questions, que tu n'aies

« répondu dans la sincérité de ton cœur,
« et avec la confiance que j'ai droit
« d'attendre de toi, à celle que je vais te
« faire.

« Tu sais, ma chère Flora, que tu
« as toute ma tendresse, que toutes
« mes affections sont subordonnées à
« celles que j'ai pour toi, que ton
« choix, quel qu'il puisse être, aura
« mon approbation, dût-il me priver
« du bonheur de t'avoir près de moi
« et de te serrer sur mon cœur. Dis-
« moi donc, à présent que Surville t'est
« connu, dans quelles dispositions tu
« te trouves à son égard ; si tu le verras
« sans répugnance comme un frère, ou
« s'il t'intéresse assez pour lui confir-
« mer irrévocablement le titre plus
« cher de fils que je lui ai donné, et
« que sa conduite à mon égard n'a pas
« cessé de mériter.

« Alors je pourrai t'expliquer, ainsi

« qu'à lui, les motifs de ma conduite,
« ou plutôt te laisser maîtresse de les
« lui découvrir. Dans l'une ou l'autre
« supposition, ta réponse devant ré-
« gler mes expressions avec Surville, et
« me mettre à portée, si tu ne le vois
« que comme un frère, de prévenir des
« sentimens que, malgré la réserve de
« sa lettre, je le soupçonne déja d'avoir
« conçus, tu sentiras qu'elle ne peut
« être différée d'un instant.

« Ne vois en la faisant, ma chère
« Flora, que l'ami qui t'interroge, et
« oublie pour un moment qu'elle s'a-
« dresse au plus tendre des pères.

« EMELING. »

Quoique Flora n'eût pas vu Surville sans sentir que son cœur n'éprouvait pas auprès de lui la même indifférence où elle était restée pour tous les autres hommes; quoique peut-être elle eût

déja souhaité sans se l'avouer qu'il fût celui que son père lui destinait, elle était loin de s'attendre à la question positive qui lui était faite ; et lorsqu'elle s'interrogea sur la nécessité d'y répondre, elle ne sentit pas sans une sorte de confusion que son cœur avait devancé l'aveu qu'on lui demandait. Mais il restait l'embarras de le faire, et de le faire si promptement. Elle n'avait que le reste du jour et le lendemain pour y réfléchir; elle n'avait plus que cette importante affaire dans l'esprit, et elle y songeait profondément, lorsque Surville se présenta pour remettre à la segnora Montèse la lettre de son frère.

Après qu'elle en eut fait lecture, elle la donna à son mari, qui dit obligeamment à Surville : Je m'applaudis, capitaine, d'avoir devancé cette lettre, et que vous ne puissiez douter que mon

inclination pour vous était indépendante de toute recommandation.

— J'ai certainement le même avantage avec M. de Surville, quoique cependant il ne soit pas exempt de reproches ; mais ce serait un fonds de querelle inépuisable, et je ne veux pas le renouveler.

— J'ai senti trop vivement, segnora, les torts de mon imprévoyance, pour ne pas obtenir mon pardon.

— Je vous l'ai accordé de bon cœur ; mais je ne crois pas que tout le monde y soit ici aussi disposé que moi. Je soupçonne ma nièce de vous tenir rancune ; car tandis que la lettre que m'adresse mon frère est publique, elle ne nous dit rien de celle qu'elle a reçue.

— Je croyais, ma tante, avoir suivi trop franchement votre exemple pour être exempte de soupçons. Quant à la

lettre de mon père, ce n'est sûrement pas d'elle que je recevrais le conseil d'en vouloir à monsieur; et je suis bien sûre qu'il n'a pas cette crainte, ajouta-t-elle en le regardant. —

Bien en prit à Surville d'avoir l'air modeste et incertain qui convenait à la circonstance: avec la délicatesse et la sensibilité de Flora, il eût peut-être été perdu pour toujours dans son esprit, si dans ce moment il eût eu seulement le maintien de l'espoir. L'indulgence et les bontés de mon ami, ou plutôt de mon père, répondit-il avec le ton pénétré du sentiment, ne peuvent rassurer, mademoiselle, contre la crainte de vous avoir déplu.

Bon, bon, interrompit don Minho, ne parlons plus de querelles; allons dîner, nous les terminerons le verre à la main: aussi bien ai-je hâte de com-

battre le capitaine aux échecs, et de lui enlever sa dame.

Après le dîner, Surville s'était pressé autant que possible de se laisser battre, et allait finir la seconde partie, lorsqu'on vit entrer l'Abordage. Ce brave militaire, qui, comme on l'a vu, avait su gagner les bonnes graces de la segnora Montèse, avait aussi convenu à son époux par ses manières franches et les expressions militaires qui lui échappaient toujours, et qui amusaient les dames par l'embarras qu'elles lui causaient.

Vous ne pouviez arriver plus à propos, lui dit le segnor Montèse; dans un moment votre capitaine sera échec et mat, et vous pourrez tous deux mener ces dames à la promenade tandis que j'irai à mes affaires. Nous nous retrouverons ce soir.

On se doutera bien que l'officieux l'Abordage s'empara de la tante, et que les deux amans se trouvèrent pour la seconde fois vis-à-vis l'un de l'autre.

Il y avait déja long-temps qu'ils se trouvaient séparés de la segnora et de son écuyer, que Surville gardait un silence qui, plus long-temps prolongé, n'eût pu manquer d'être ridicule.

Oserai-je, dit-il enfin, mademoiselle, vous demander si M. Emeling a eu la bonté de me justifier auprès de vous; car la très-petite lettre qu'il m'a écrite me laisse toutes mes craintes?

— Il ne doit vous en rester aucune après la lettre que vous avez remise à ma tante.

— Pardonnez-moi, mademoisIle. Le motif qu'il donne à la segnora, et qui peut lui suffire, ne me justifie pas auprès de vous de l'insouciance dont vous

n'aviez que trop de raisons de me soupçonner.

— Mon père n'aurait pu croire nécessaire de vous justifier à cet égard qu'autant que je me serais permis de m'en plaindre.

— Ainsi, mademoiselle, toutes mes craintes se réalisent. Je ne puis plus douter que mon respectable ami n'ait voulu éviter de nous rapprocher pendant mon séjour ici, et éloigner de moi le danger de me voir prétendre à obtenir, dans le sens le plus étendu, la qualité de fils.

— Il me semble, monsieur, qu'il l'a déterminée positivement et sans restriction en vous donnant le droit de m'appeler votre sœur.

— Est-il possible, mademoiselle, que vous n'imaginiez pas qu'il en puisse être un plus précieux, et que j'aie pu vous voir sans le desirer?

— C'est passer rapidement, monsieur, d'une incroyable tranquillité à des démonstrations exagérées. Pour moi, qui sais de quel prix est un frère, je mettrai tous mes soins à conserver le mien.

— Je conviens que je mérite d'être puni, mais il n'en est pas moins cruel de vous entendre traiter avec autant de liberté d'esprit, je dirais même de gaieté, ce qui doit faire le destin de ma vie.

— C'est-à-dire, monsieur, qu'après qu'il vous a plu de rester plusieurs mois sans vous informer si votre sœur devait être comptée pour quelque chose, il faut, aussitôt que le hasard vous la fait rencontrer, qu'elle vous en témoigne sa reconnaissance, et que son cœur, libre de toute affection, ne s'occupe plus que de votre bonheur! En vérité, c'est vouloir exercer sur les sentimens

l'empire que votre profession vous a fait contracter, et prendre en corsaire...

— Ah! mademoiselle, arrêtez, de grace. Je sais que les plus longs services ne suffiraient pas pour vous mériter; je desirais seulement obtenir de vous faire agréer les miens, et la permission de travailler à vous faire oublier mes torts.

— C'est de mon père seul, monsieur, que vous devez l'obtenir. Nous ne pouvons tarder à être réunis, car il me semble que votre destination n'est ni pour l'Inde ni pour l'Amérique?

— Non, mademoiselle; et il est même possible que je sois de retour à Bayonne avant vous. Mais si notre respectable père n'approuvait pas mes vœux, rien de votre part ne me rassure, et ne me donne l'espoir de vous voir concourir à vaincre ses refus par une longue persévérance.

— Je ne m'attendais pas, monsieur, répondit-elle du ton le plus sérieux, que ce pût être là votre manière d'aimer un père auquel vous paraissez si attaché; la mienne est bien différente: s'il voulait disposer de ma main, je lui obéirais sans hésiter, y eussai-je de la répugnance; jugez si je me permettrai jamais rien qui puisse lui déplaire.

— Le ciel m'est témoin, mademoiselle, que je donnerais ma vie pour lui, et qu'il n'est point de sacrifice que je ne fisse pour lui prouver ma reconnaissance et mon attachement. Mais lorsqu'une impression profonde, un attrait irrésistible, grave dans mon cœur le sentiment d'un bonheur que le destin n'accorde qu'une fois, j'ai pu me permettre un desir peut-être indiscret, mais qui doit trouver grace à vos yeux. S'il en était autrement,

si j'avais le malheur de vous paraître coupable, il ne me resterait plus qu'à trouver, dans ma première course, la fin d'une vie qui n'aurait plus de prix pour moi.

— Vous ne voyez que les partis extrêmes; vous ne comptez pour rien ni le père ni la sœur; et les plus doux sentimens ne sont, je le vois, d'aucun prix pour vous. —

Il allait chercher à réparer l'excès où l'avait entraîné l'impétuosité de son caractère; mais il fut obligé de se contraindre par la présence de la segnora Montèse, qui revenait vers eux.

Surville ne vit qu'avec regret rompre un entretien qui sans ôter son incertitude sur les sentimens de Flora, lui laissait la crainte de lui avoir déplu.

CHAPITRE LVII.

Aveu. Nouvelles importantes de Lisbonne.

Le court espace où le sexe le plus faible exerce sur le plus fort son empire dans toute sa plénitude est celui où il laisse l'amant déja avoué par le cœur dans l'incertitude sur les sentimens qu'il a obtenus ; la femme la plus honnête, la plus sensible, peut, sans s'exposer à être accusée de coquetterie, prolonger le plaisir de voir les craintes, l'espoir timide, les tendres soins de ce vainqueur, dont le triomphe est presque toujours l'époque de la tyrannie ou de l'ingratitude.

On ne sera donc pas surpris que la

tendre Flora, qui avait à s'assurer si Surville méritait le penchant qui l'avait déterminée si promptement en sa faveur, ait cherché à se dédommager de l'obligation de l'avouer à son père, en punissant l'amant de l'indifférence du frère, et en reculant, pour lui, l'instant d'un aveu qu'il desirait avec tant d'ardeur.

Voici comment elle s'acquitta de cette pénible tâche envers son père.

« Lorsque le meilleur des pères sait « qu'il pouvait ordonner sans craindre « de sa fille le moindre refus, la moin- « dre contradiction, il daigne dé- « poser son autorité et interroger mon « cœur, en ne me parlant que le lan- « gage de l'amitié; c'est une nouvelle « preuve de ses bontés, de son exces- « sive tendresse, qui mérite toute la « mienne.

« Je lui dirai donc, sans dégui-

« sement, comme si je me parlais à « moi-même, que je n'ai rien vu dans « M. de Surville qui n'ait justifié les « préjugés favorables que j'avais sur « son compte, et que n'étant plus ar- « rêtée par la crainte qu'il n'ait perdu « l'estime de mon père, je n'aurai au- « cune répugnance à répondre à la « distinction dont il m'honore..

« Je crois aussi servir la prédilec- « tion de mon père en sa faveur en « ajoutant encore que ce fils de « son choix a justifié l'opinion qu'il « avait conçue d'après les expressions « de sa lettre. Il ne m'a pas laissé igno- « rer qu'il ambitionnait auprès de « moi un autre titre que celui de « frère, et qu'il ne pouvait obtenir « que de mes sentimens la confirma- « tion de la qualité de fils que vous « lui aviez accordée. Ses craintes à cet « égard paraissent on ne peut pas

« plus vives, mais je n'ai point cru de-
« voir les calmer; outre que je crois
« juste d'éprouver si ses moyens au-
« près des sœurs sont aussi infaillibles
« qu'auprès des pères, j'ai à me ven-
« ger de son indifférence pour cette
« sœur, qui cependant ne pourrait
« aujourd'hui répondre à ses vœux si
« elle n'était restée libre de toute affec-
« tion, et plus occupée de ce frère
« que le sort lui envoyait, qu'il n'était
« occupé d'elle.

« Que d'aveux je viens de faire à la
« tendre amitié! J'hésiterais à les faire
« partir si je ne comptais sur elle pour
« n'en conserver le souvenir que dans
« son cœur; je l'invoque donc, et la
« conjure de brûler un papier qui
« transmettrait à mon père la rougeur
« de sa fille

« FLORA. »

Cette lettre partit, et parvint à M. Emeling avec la célérité qu'il avait demandée; et tandis que Flora en attendait la réponse, et que Surville restait dans une perplexité qui n'était pas sans quelque mélange d'espoir, d'après les égards soutenus de don Montèse, les distinctions flateuses de son épouse et de sa nièce, il arriva de Lisbonne une nouvelle qui relevait encore ses espérances, en lui assurant un long séjour à la Corogne.

Cette nouvelle portait que le navire anglais étant obligé de se faire radouber, serait retenu pour long-temps, et ne remettrait vraisemblablement à la mer que dans le courant de mars suivant.

Il en résultait pour Surville la nécessité d'hiverner dans un port de l'Espagne, sans espoir apparent d'un chargement répondant à la force de

son bâtiment. Le segnor don Minho avait heureusement annoncé qu'il se proposait de lui en fournir un, et les vents qui régnaient dans cette saison, rendant la navigation impraticable, son séjour ne présentait rien qui put donner lieu à aucun soupçon sur le véritable motif de sa relâche. Un évènement vint encore à son secours, qui acheva d'assurer sa sécurité; ce fut une dégradation dans le port, qui intéressait le commerce et la sûreté des bâtimens. Le prompt secours qu'il fallait y apporter exigeant beaucoup plus de bras qu'on n'en trouvait de propres à cette réparation urgente, la majeure partie des hommes de l'équipage de Surville s'était offerte avec zèle et désintéressement; chacun selon ses talens y avait travaillé de manière à desirer qu'ils continuassent.

Les commandant et officiers du port,

ayant cru devoir demander l'agrément du capitaine, s'adressèrent pour l'obtenir à don Minho, qui en conféra avec Surville. Tous deux résolurent de se prêter à une circonstance si favorable à leurs vues, en engageant l'équipage à continuer ses travaux, et que quel que fût le salaire qu'on lui offrirait, il en parût content, parce qu'ils y suppléeraient par une gratification, étant bien aise de donner ce témoignage de zèle et d'intéret à une nation alliée de la France.

Tranquille sur les intérêts importans dont il était chargé, Surville vit avec plaisir qu'il allait avoir le tems de travailler à obtenir de sa sœur des sentimens plus favorables; mais il n'en éprouvait pas moins d'inquiétude sur les dispositions de M. Emeling, dont il interprétait le silence dans le sens

le plus alarmant. On va voir combien il se trompait sur le cœur de ce tendre ami.

CHAPITRE LVIII.

Réponse de M. Emeling à Flora. Évènement tragique.

Flora était dans une trop grande sécurité sur les sentimens de son père et sur les intérêts de son cœur pour ne pas chercher à dédommager Surville de l'incertitude où elle se plaisait à le voir, par tous les petits adoucissemens qu'elle pouvait hasarder sans se compromettre; et elle ne vit qu'avec peine le terme que semblait y mettre son père, par la réponse qu'elle reçut de lui, quoique cette réponse

justifiât pleinement Surville de tous les torts dont elle le croyait coupable.

M. Emeling à Flora.

« Ta réponse, ma chère Flora, a « comblé mes vœux, et je ne peux « m'empêcher de reconnaître qu'un « destin prospère a conduit les évène- « mens selon mes desirs, et mieux sans « doute que ma prudence ne serait « parvenue à les arranger.

« Presque ausitôt que j'ai connu « Surville, j'ai desiré qu'il fût digne de « toi. Sa conduite m'ayant persuadé « que je ne pouvais faire un meilleur « choix, il me restait l'embarras de ne « point influencer votre inclination, et « celui plus grand de ne point l'empê- « cher de naître en vantant à l'un les « qualités de l'autre, rien n'étant « quelquefois plus propre à nuire au

« mérite. Je souhaitais donc que vous « pussiez vous voir et vous aimer par « une impulsion volontaire, abstrac- « tion faite de toutes considérations « particulières, et j'aurais sans doute, « pour y parvenir, prié don Minho de « préparer le hasard qui vient de vous « réunir, et qui m'a si bien servi.

« Voilà, ma chère fille, le motif « de ma réserve, et de ma conduite à « ton égard et à celui de Surville.

« Il me reste maintenant à le justi- « fier dans ton esprit; cela me sera « aussi facile : mais il faut pour y par- « venir que je remonte à l'époque de « son arrivée auprès de moi.

« Lorsque je lui eus expliqué le « motif de la vive émotion que sa pré- « sence venait de me causer, je lui « demandai comment, avec le desir « qu'il avait de faire la course, il « avait attendu que la saison fût déja

« avancée. Il me fit le récit de plu-
« sieurs aventures qui l'avaient arrê-
« té, au nombre desquelles se trouvait
« le secours que l'humanité et le devoir
« d'un brave homme l'avait porté à
« donner à une dame attaquée par des
« bandits. Malgré le soin qu'il appor-
« tait pendant ce récit pour ne nom-
« mer ni la dame ni le lieu de sa de-
« meure, et pour déguiser quelques
« circonstances, il me fut facile de
« voir que cette dame avait eu pour
« lui une vive reconnaissance. Je lui
« en fis quelques plaisanteries qui le
« déconcertèrent; il en convint sincè-
« rement, et ajouta même avec ingé-
« nuité, que la légèreté de la dame
« n'avait laissé qu'une courte durée à
« cette liaison.

« Je ne m'attendais pas à trouver un
« sage dans un officier de marine de
« son âge; je ne fus donc pas fâché

« que cette aventure, qui était tout à
« son avantage, me fournît l'occasion
« de lui donner une leçon utile pour
« son bonheur, en lui apprenant à
« distinguer l'amour de la galanterie.

« Après cette réflexion, il me de-
« manda s'il ne me restait aucun objet
« qui pût me consoler de la perte de
« ton frère.

« Je n'avais eu, sans prononcer ton
« nom, que le temps de lui dire qu'il
« me restait une fille que j'aimais ten-
« drement, et qui était en Espagne
« auprès de ma sœur, lorsque nous
« fûmes interrompus par le capitaine
« qui commandait alors *l'Epervier*.
« Voilà comment il a ignoré que tu
« t'appelais Flora, et le lieu de l'Es-
« pagne que tu habitais; parce que,
« toujours retenu depuis par la
« crainte que son aventure de route
« ne le montrât à mes yeux comme un

« homme plus empressé de songer à « la fille qu'au père, je l'ai vu nombre « de fois au moment de m'interroger, « et n'oser surmonter ses craintes.

« Sûr de ne m'être pas trompé « dans cette remarque, quoique sen- « sible à sa retenue, j'ai eu la plus « scrupuleuse attention d'éviter ou « d'écarter tout ce qui pouvait le con- « duire à satisfaire sa curiosité ; comp- « tant par ce moyen là faire tourner « mon silence à l'avantage de l'impres- « sion que mon affection me persuadait « que tu devais produire sur lui. C'est « ainsi que ce caractère sensible et im- « pétueux s'est trouvé enchaîné, et que « l'intérêt qu'il prenait, à la vérité pour « un objet inconnu, s'accroissait par les « efforts qu'il faisait pour le cacher.

« Tel est le motif de l'embarras ou « s'est trouvé Surville auprès de toi, et « l'impossibilité où il s'était mis de

« pouvoir expliquer son apparente « indifférence.

« Loin de l'en accuser, j'ai éprouvé « combien il est sensible et reconnais- « sant, et je suis bien convaincu qu'il « ne lui manquait que d'être aimé pour « qu'il développât toutes les qualités « qu'il a reçues de la nature.

« A présent que tous nos mystères « te sont connus, je te crois trop gé- « néreuse, ma chère Flora, pour « craindre que tu en fasses un crime à « Surville, et trop supérieure à toute « affectation, à toute exagération d'une « vaine délicatesse, pour penser que « tu veuilles le tenir plus long-temps « dans l'incertitude.

« Ce n'est pas que je te désapprouve « de vouloir prendre le temps de le « connaître, et d'éprouver s'il te mé- « rite; mais l'aveu d'une disposition « favorable n'est pas un engagement

« irrévocable, et j'y trouverais l'avan-
« tage d'écarter par un choix avoué
« les prétentions dont tu as dû être
« importunée, et qui ne m'ont que
« trop alarmé par la crainte de te voir
« sensible aux vœux d'un étranger.
« Un motif non moins important, c'est
« de laisser dans le cœur de Surville un
« espoir qui l'attache assez à la vie
« pour contenir son courage et son
« ardeur dans les dangers d'un der-
« nier voyage qu'il est impossible de
« rompre.

« Je te laisse cependant maîtresse de
« te conduire indépendamment de ces
« considérations, et de ne remettre à
« ta tante la lettre incluse que lors-
« qu'il te conviendra de lui confier tes
« affaires.

« Que pourrais-je ajouter qui te
« prouvât mieux combien tu es chère
« à ton père EMELING ? »

M. Emeling à sa sœur.

« J'ai appris avec le plus grand plai-
« sir, ma chère sœur, que le capitaine
« Surville avait su obtenir votre estime
« et celle de mon frère ; rien ne pouvait
« m'être plus agréable que de voir votre
« suffrage confirmer mes vues sur ce
« jeune homme, dont les qualités es-
« timables m'ont fait desirer qu'il pût
« plaire à ma fille. Les dispositions où
« elle se trouve en sa faveur étant d'ac-
« cord avec mes desirs et avec les
« sentimens qu'elle lui a inspirés, rien ne
« s'opposera à mes vœux, que le temps
« qu'elle croira devoir prendre pour
« s'assurer qu'il est vraiment digne de
« faire son bonheur. Sa confiance en
« vous, chère sœur, vous mettra à
« portée de connaître notre corres-
« pondance, et de l'aider de vos con-

« seils sur quelques considérations que « j'ai cru propres à vaincre les petites « délicatesses naturelles à une jeune « personne : je suis persuadé d'avance « que vous penserez comme moi. Je « souhaite cependant qu'elle n'éprouve « aucune contrainte, et je me repose « sur votre tendresse envers cette chère « enfant, pour être sûr que vous serez « d'accord sur tout ce qui sera juste et « convenable.

« Surville ne pouvant être long-temps « en mer après sa sortie de votre port, « ce sera un témoignage bien cher « de votre affection si vous et le se- « gnor Montèse voulez tous deux, « après son départ, me ramener Flora, « et rester auprès de moi le temps né- « cessaire pour honorer de votre pré- « sence le jour qui comblera les plus « chers desirs de votre frère

« EMELING. »

Après la lecture de ces lettres, Flora n'ayant pas plus de doute sur la conduite antérieure de Surville que sur la sincérité de ses sentimens, se trouvait très-disposée à se soumettre aux intentions de son père ; mais elle ne crut pas possible que l'aveu de sa tendresse pût être fait autrement que par des témoignages de préférence, ou amené que par des circonstances imprévues.

Tout ce qu'elle put obtenir d'elle-même fut de faire à sa tante une entière confidence de ses lettres à son père, des réponses qu'elle en avait reçues, et de lui remettre celle qui lui était adressée, mais après lui avoir fait promettre de la manière la plus positive de garder scrupuleusement son secret, qu'il serait assez temps, selon elle, de le laisser échapper au moment du départ de Surville ; jusque-là, ajouta-t-elle gaiement, qu'il reste avec

ses craintes, je trouve qu'elles lui siéent à merveille; il n'en aura pas plus, que je n'ai eu d'inquiétude de ce frère, qui avait l'air de venir voler la moitié au moins de la tendresse de mon père.

La segnora Montèse lui réitera ses promesses; et quoique Surville restât dans l'incertitude, elle était adoucie par tant de témoignage d'intérêt et de préférence, que sa situation, s'il eût su l'apprécier, lui eût paru préférable à tout ce que l'amour lui avait fait éprouver.

Tandis qu'à son insu ses amis s'occupaient de son bonheur, il se formait contre lui un orage que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir.

Ses deux rivaux, blessés jusqu'au fond du cœur de n'être plus admis qu'en cérémonie chez le segnor Montèse, et de se trouver réellement écarté de Flora, et dans l'impossibilité, par son séjour prolongé dans une ville

forte et fermée, de tenter contre elle aucune de ces entreprise violentes auxquelles l'amour au désespoir porte encore les amans espagnols, jurèrent séparément de s'en venger chacun à leur manière sur Surville, qu'ils regardaient comme la cause de leur disgrace.

Velez, qui unissait à la bravoure la générosité et l'élévation de sentiment qui caractérise un gentilhomme, se proposait d'attaquer et de combattre Surville selon les lois de l'honneur.

Beïra, quoiqu'il ne manquât pas de valeur, était violent, emporté, d'un caractère sombre, capable de tout entreprendre pour parvenir à ses fins. Peu délicat sur le choix des moyens, il ne voulait que se défaire de son rival, et pour y réussir à coup-sûr il s'était associé trois de ces hommes qu'on appelle des braves, afin de tom-

ber sur lui tous à-la-fois, et de le laisser sur la place.

Quoique ces deux Espagnols fussent très-éloignés d'agir de concert et de se communiquer leurs projets, ils se trouvèrent avoir choisi le même jour pour l'exécuter.

Le matin de ce jour, Surville et l'Abordage ayant eut besoin chez le commandant du port, relativement aux hommes de leur équipage, avaient pris leurs costumes et leurs armes de marins, et les avaient gardés pour aller passer l'après-midi chez le segnor Montèse, où ils étaient aussi bien reçus dans cet équipage que sous leurs habits de ville. Ce hasard équivalut pour eux, comme on va le voir, à une précaution nécessaire.

Ils se retiraient habituellement entre dix et onze heures, et allaient rejoindre

le canot qui les attendait pour les conduire à bord. Ils venaient d'entrer dans une rue isolée qui aboutissait au port, lorsqu'ils entendirent un cliquetis d'armes, et virent un homme se défendant contre quatre autres.

C'était le malheureux Velez, que les assassins avaient dans l'obscurité pris pour Surville ; celui-ci et l'Abordage n'eurent pas plutôt vu un combat si inégal, que, sans reconnaître don Velez, ils volèrent à son secours ; il était temps, le gentilhomme, couvert de blessures, tomba sur le champ de bataille presque aussi-tôt qu'ils furent arrivés. Aux premiers coups qu'ils portèrent, deux des scélérats lâchèrent le pied, mais les deux autres se trouvant acculés dans un angle, furent obligés de tenir ferme et de se défendre contre deux assaillans, qui dans leur

indignation, ne les ménagaient pas, et les eurent bientôt réduit au même état que leur victime.

Ce combat, qui avait attiré tous les voisins à leur fenêtres et excité leurs clameurs, dirigea les pas de la garde, qui déjà, à l'aide de sa lanterne de nuit, avait suivi la trace du sang des deux fuyards.

Cette garde, composée d'alguasils, n'était pas fort imposante; Surville et l'invincible l'Abordage, peu disposés à se laisser prendre, quoiqu'ils se sentissent sans reproches, étaient déterminés à lui passer sur le corps, lorsqu'ils se trouvèrent soutenus par un nombre considérable de leurs sous-officiers, qui, jouissant de la plus grande liberté dans ce port, étaient accourus au bruit.

La retraite des deux braves n'ayant

plus d'obstacles, ils regagnèrent leur canot, et furent accompagnés jusqu'au bâtiment par quelques-uns de ces marins.

Ceux qui étaient restés à terre, témoins de la rumeur que causait ce combat, des bruits défavorables qui couraient déja contre leur capitaine, qu'on accusait d'avoir tué deux gentilshommes espagnols, crurent devoir l'en instruire; deux d'entre eux détachèrent le premier canot qu'ils trouvèrent, et furent lui en rendre compte : il les fit retourner avec ordre d'instruire tout les siens du péril où il se trouvait, et qu'ils eussent à se rendre à bord.

En effet, dès la pointe du jour il vit arriver tout son monde, à l'exception du très-petit nombre qui n'avait pu être averti. Il n'était déja plus que sur un ancre, très-déterminé à braver

outes les forces qu'on pourrait envoyer ontre lui plutôt que de se rendre, per- uadé comme il était qu'un homme l'honneur devait être entendu et cru ur ses déclarations ; sans être em- risonné.

Le sage Mornai tempérait cette ar- leur par ses conseils, par ses repré- entations, et l'invitait à attendre les démarches qui seraient faites avant de ai sser apercevoir aucune disposition ostile.

J'y consens, répondit-il ; mais je ure de périr sur mon bord plutôt que le me laisser conduire dans les prisons le l'Espagne.

CHAPITRE LX.

Tranquillité rétablie.

Tandis que cette agitation régnait à bord de *la Victoire*, les esprits étaient encore dans une plus grande fermentation dans la ville ; on y était indigné contre le capitaine français, qui avait, disait-on, formé un complot si horible contre deux Espagnols d'une naissance distinguée : on ne parlait pas moins que de le faire punir selon la rigueur des lois ; et ce qui présentait son affaire sous le jour le plus défavorable, était la présence de ses marins, qui n'étaient venus là, à ce qu'on prétendait, que pour favoriser sa retraite contre la garde.

Les deux blessés, qui étaient dans le plus grand danger, avaient été transportés à leur demeure, où ils étaient sous bonne et sûre garde. Quant au brigand aussi trouvé sur le champ de bataille, et que l'on croyait le complice des deux Français, il avait été transporté à l'hôpital, et aussi gardé de manière à ne pouvoir communiquer avec qui que ce fût.

Cependant les nombreux amis de Surville d'une part, et de l'autre l'estime du commandant et des officiers du port, que lui avait méritée sa bonne conduite, formait en sa faveur un parti qui balançait la rumeur publique.

Ce commandant et son état-major, qui regrettaient le secours que procurait l'équipage de *la Victoire*, tenaient conseil sur le parti qu'il convenait de prendre dans une circonstance si délicate, lorsque don Minho demanda à être

admis auprès d'eux. Après leur avoir dit qu'il se portait caution que le capitaine français ni son camarade n'avaient pu projeter ni être complice d'un crime, il s'offrit d'aller auprès de lui prendre des informations positives, et sa déclaration, qu'il leur rapporterait; que d'ailleurs, il leur répondait de toute satisfaction et dommage pécuniaire exigibles; et qu'en attendant il les engageait à vouloir bien se servir de leur influence pour porter la partie civile à abréger sa lenteur ordinaire dans les informations criminelles.

L'arrivée de don Minho à bord de *la Victoire* ne pouvant annoncer que des dispositions pacifiques, il fut reçu avec toute la considération qui lui était due comme ami de M. Emeling et comme consignataire de ce bâtiment.

Après que Surville lui eut fait le récit de son aventure de la nuit, il

fut très-sérieusement blâmé pour s'être retiré avec l'air de vouloir échapper aux recherches, lorsqu'il n'avait fait que s'acquitter d'un devoir prescrit par l'humanité ; qu'il avait, par cette démarche inconsidérée, donné une apparence défavorable à une affaire toute simple et, dans laquelle il devait compter sur le crédit de ses amis, et sur l'estime qu'il leur avait inspirée ; que l'éclaircissement allait dépendre de la déclaration des blessés, et particulièrement de don Velez, qui était celui qu'il avait secouru sans le reconnaître, et contre lequel il paraissait que cet attentat abominable avait été dirigé.

Pour prémunir les juges, ajouta-t-il, contre toute prévention, il est nécessaire que je leur reporte votre déclaration signée de vous, de votre ami l'Abordage, et de tous ceux de vos officiers qui ont eu connaissance des faits ; et

que vous vous disposiez tous deux à souscrire à tout ce qu'on pourra exiger de convenable pour l'instruction de cette affaire et la punition des coupables.

Lorsque don Minho rentra chez le commandant, muni de cette déclaration, elle se trouva confirmée par celle du brigand qui venait d'expirer à l'hôpital.

Les principes religieux qui s'allient dans un Espagnol avec la conduite la plus criminelle, par l'espoir qu'un tardif repentir le sauvera, ayant réveillé dans le cœur de celui qui venait de succomber sous les coups de l'Abordage les terreurs que font éprouver une fin prochaine, avait demandé à être entendu le plutôt possible; et sa situation pressante, plus que les invitations de la puissance militaire, avait déterminé l'alcade à se transpor-

ter auprès de lui, avec son greffier.

Les aveux de ce brigand contenaient qu'ayant été engagé avec deux autres, par don Beïra, sous l'espoir d'une grosse récompense dont il avait reçu moitié d'avance, à le seconder pour se défaire d'un capitaine français; ils s'étaient embusqués tous quatre pour l'attaquer lorsqu'il reviendrait au port; qu'ils avaient, dans l'obscurité, cru le combattre en attaquant un cavalier qui leur avait résisté avec un courage surprenant, et qu'au moment qu'il succombait, il avait été secouru par le véritable ennemi de don Beïra; que le capitaine, accompagné d'un autre Français, les avaient assaillis avec tant de vigueur, qu'ils semblaient être des anges exterminateurs envoyés pour punir le crime; que touchant à son dernier moment, il avait cru devoir cet

aveu à la vérité pour obtenir son pardon de la miséricorde divine; et que pour y parvenir, il réclamait les secours d'un ministre des autels.

Cette déclaration, qui avait déja transpiré dans le public, ayant causé dans les esprits une révolution aussi avantageuse aux deux Français que les soupçons leur avaient été défavorables, le commandant du port dit à don Minho qu'il était indispensable que le capitaine Surville revînt avec son ami pour se présenter aux tribunaux chaque fois qu'ils y seraient appelés; qu'il lui garantissait qu'ils ne seraient prisonnier que sur leur parole d'honneur; qu'ils pourraient vaquer à leurs affaires comme auparavant, et qu'il leur offrait, avec un logement dans sa maison, toute sûreté pour leur personne. Il fut arrêté de lui envoyer en députation deux offi-

ciers pour lui faire cette proposition, et don Minho retourna avec eux au bâtiment.

Surville, sensible à la distinction avec laquelle on le traitait, et charmé d'apprendre que le véritable motif de son combat était connu, n'hésita point à souscrire à ce qu'on exigeait de lui. Il se rendit de suite, avec l'Abordage, auprès du commandant, accompagné des deux officiers et de don Minho, et avant de quitter son bord, il eut soin d'ordonner à ses marins de s'empresser de retourner aux ateliers du port.

Il trouva chez le commandant les segnors don Gomera, don Lopès et don Mendez, dont l'amitié n'était point restée inactive. Après qu'il eut fait à cet officier général les remerciemens qu'il lui devait, don Mendez s'empara de lui, et l'emmena à son logis.

Les deux dames, qui avaient été ef-

frayées du récit du combat, et qui étaient dans les plus vives alarmes sur ses suites, ne s'attendant pas à le revoir, furent saisies à son aspect, et la surprise de la sensible Flora fut si vive, qu'après avoir prononcé, *Monsieur de Surville*, elle retomba sur son siége presque sans connaissance.

Serais-je assez malheureux, chère sœur, s'écria Surville, pour que l'intérêt que vous daignez prendre à moi altérât votre santé? ou plutôt ne me serais-je pas rendu odieux en attaquant quelqu'un qui eût le bonheur de vous intéresser?

Cette réflexion, qui tenait à ses inquiétudes, et plus encore, il faut l'avouer, à son caractère jaloux, lui fit quitter l'attitude respectueuse qu'il avait prise, et produisit en lui une altération si prompte, qu'il se trouvait aussi faible que sa maîtresse.

La segnora Montèse, blessée d'un soupçon si peu mérité, et entraînée par sa vivacité, tira de sa poche la dernière lettre de M. Emeling, et la lui présentant ouverte, lui dit: Lisez, monsieur, et jugez-vous.

Flora, qui avait eu le temps de revenir à elle, et qui n'était pas moins blessée que la segnora, s'écria: Est-il possible, ma tante, que ce soit en faveur d'une injustice que vous me réduisiez à me cacher! Elle se couvrit en effet le visage de ses mains, et s'enfuit dans une autre pièce.

Surville, qui depuis son combat avait été dans une agitation perpétuelle, ne put supporter le passage subit de la crainte au comble du bonheur sans succomber à l'excès de sa joie: il n'eut que le temps de baiser la lettre qu'il venait de lire avec rapidité, et tomba évanoui.

Son état ne paraissant pas sans danger, le segnor Montèse et l'Abordage, témoins de cette scène, le transportèrent sur un lit, tandis qu'on faisait appeler un médecin éclairé.

Ce docteur, étant instruit qu'une joie subite avait causé cet évanouissement, prononça qu'il fallait promptement ouvrir la veine du malade.

Cette nouvelle alarme ramena à lui les deux ennemies qu'il venait de se faire. Elles ne songèrent plus qu'à l'intérêt qu'elles prenaient au malade, et oubliant dans cette circonstance les convenances ordinaires, elles voulurent assister, ou plutôt servir elles-mêmes, à l'opération ordonnée.

L'effusion du sang n'eut pas plutôt rétabli le cours des esprits, que Surville ouvrit les yeux, et se voyant entouré d'amis si chers, il dit en s'a-

dressant à Flora: Je sens si vivement ma faute, que je devrais...

Ce que vous devez, monsieur, lui dit le médecin en l'interrompant, c'est de garder le silence et de rester tranquille, si vous ne voulez pas d'un léger accident faire une chose sérieuse.

La segnora Montèse confirma cet ordre en portant son doigt sur sa bouche; et la douce Flora, en laissant échapper quelques larmes qui exprimaient toute sa tendresse, acheva de porter le calme dans le cœur de son ami.

Le docteur, qui ne descendait pas de celui qu'avait servi le fameux Gil-Blas de Santillane, assura en se retirant, qu'après deux heures de repos il ne resterait aucune trace de cette indisposition.

Le calme se trouvant enfin rétabli, on imposa au capitaine Surville la

douce pénitence de rester à coucher pour cette nuit chez le segnor Montèse ; le commandant fut informé de cette indisposition, et l'Abordage profita seul, pour cette premiere fois, de l'honneur d'habiter chez le commandant du port de la Corogne.

CHAPITRE LX.

Suite de l'attentat de don Beïra.
Fin de cet Espagnol.

Le lendemain matin l'intéressant malade fut conduit par don Montèse auprès des dames. Il se jetta à leur genoux, où il n'eut pas de peine à obtenir sa grace, la situation où on l'avait vu, ne laissant point douter du prix qu'il mettait au bonheur dont il se trouvait

comblé, et que l'incertitude où il avait été de l'obtenir avait causé ses torts.

Le bon Montèse, le releva, l'embrassa comme son neveu, et le fit embrasser par son épouse, et même par Flora, qui s'y prêta avec cet air qui voulait dire, Ne m'en sachez par gré, j'obéis à mon oncle et à la circonstance. Tyrannie des conventions sociales, vous imposerez donc toujours aux cœurs les plus sincères l'obligation de dissimuler!

Le segnor Montèse conduisit ensuite Surville à l'hôtel du commandant, où il fut prendre possession du logement qui lui était destiné, et où l'Abordage était déja établi.

Aussitôt que ces deux amis furent seuls, l'Abordage dit, Me permettrez vous, mon cher capitaine, de vous féliciter sur votre bonheur, et moi sur l'accomplissement de ma prédiction?

La voilà trouvée, cette femme que vous réservait le destin.

— Si vous pouvez m'en féliciter, mon brave camarade ! Ah ! l'ami qui partage avec moi tous les hasards, tous les dangers, aura toujours le droit de partager mon bonheur, et je n'ai pas oublié l'engagement de ne fixer le mien que le même jour où je verrai le vôtre assuré.

— Ah ! ce serait, mon ami, un engagement tyrannique, et dont mon amitié ne voudrait point abuser : ma femme n'est pas encore trouvée, je n'ai pas les mêmes moyens que vous, et ma fortune ne me permet pas encore de lever toutes les difficultés que je pourrais rencontrer, et qu'elle sait seule applanir.

— La vôtre, mon ami, est déja quelque chose, et bientôt elle sera plus considérable. Ce n'est pas avec vous

que je voudrais plus long-temps faire mystère que nous aurons l'occasion de l'augmenter ; vous la connaîtrez quand il en sera temps ; et dans cette derniere expédition je mets tout en commun avec vous, les succès et le péril.

— Ce témoignage de votre affection m'est bien précieux, mon cher capitaine : les expressions en resteront gravées dans mon cœur ; mais je n'accepte point un partage qui ne serait pas juste. Mes vœux sont bornés, et je sais que si la fortune sert au bonheur, l'excès lui est pernicieux.

— L'Abordage, je vous dois mon premier succès, et dernièrement votre valeur m'a préservé des assassins dont le nombre m'eût infailliblement accablé : vous voulez donc me faire penser que vous ne feriez pas pour moi ce que je veux faire pour vous ?

— Il n'y a rien que je ne fisse pour vous, mon ami ; mais vous serez obligé de soutenir un rang et une dépense considérable. Je ne veux donc pas d'un partage inconvenant ; mais je consens à recevoir de votre amitié tout ce qui pourrait me manquer pour obtenir la personne que j'aimerai, me mettre à portée de faire son bonheur, et de n'éprouver aucun refus de sa famille.

— Hé bien ! soit ; je ne veux pas blesser votre délicatesse.

— Il ne reste donc plus, mon cher ami, qu'à retourner en France ; car ce n'est que là que je veux choisir, ou plutôt que je peux être touché. Dès l'instant que j'aurai trouvé l'inhumaine, je jette le grappin, et j'aborde. Il n'y a pas une..... aire de vent à rabattre, lui dirai-je ; il faut que vous m'aimiez, parce que le bonheur de mon capitaine en dépend.

— A merveille. De ce train-là, mon ami, nous serons tous deux bientôt à la conclusion. —

Sans autre affaire que d'écrire à M. Emeling, et de lui exprimer sa vive reconnaissance du bonheur qu'il lui destinait, Surville, placé entre l'amour et l'amitié, avait passé trois jours sans qu'il fût survenu aucun changement dans sa situation : le quatrième, don Beïra, qui jusque-là avait été hors d'état de parler, et même d'entendre, ayant été instruit que son complice était mort après avoir fait une déclaration juridique, fut si troublé de la honte qu'elle lui imprimait, et du châtiment inévitable où il se trouvait exposé, que ses blessures, qui n'avaient pas été jugées mortelles, s'envenimèrent, et le mirent en peu d'heures dans la position de n'avoir plus à songer qu'à sa conscience.

Ce fougueux Espagnol, qui était revenu aux sentimens d'honneur qui lui étaient naturels, et que la passion lui avait fait oublier, commença par écrire à sa famille pour lui faire connaître l'évènement qui hâtait sa fin ; et que comme il n'était qu'une juste punition de son égarement, il exigeait comme l'exécution de ses dernières volontés, qu'il ne fût tenté par qui que ce fût aucune vengeance contre le cavalier qu'il avait si injustement attaqué.

Après cette première démarche, il fit à son tour appeler le magistrat à qui il confirma la déclaration faite par le scélérat mort à l'hôpital.

Ensuite, il fit prier si instamment M. de Surville de venir le voir, que celui-ci ne put s'y refuser. Il se transporta auprès de cette victime d'une passion funeste, et lui accorda sans peine le pardon qu'il lui demandait. Il souffrit

encore deux jours, au bout desquels il expira.

Avec lui finit toute procédure criminelle, et Surville fut déchargé des accusations portées contre lui.

Il restait à savoir comment le segnor Velèz s'était trouvé la première victime de Beïra : il avait été si grièvement blessé, et avait perdu tant de sang, qu'on n'avait pu hasarder aucune question ; enfin, au bout de neuf jours Surville, reçut de lui l'invitation la plus pressante de vouloir bien venir recevoir ses remerciemens.

Il se rendit avec empressement auprès de ce jeune homme, qui était encore extrêmement faible.

Je vous dois, monsieur, dit-il à Surville, des remerciemens pour la vie que j'aurais perdue sans votre généreux

secours, et des réparations qu'il me tarde de vous faire.

— C'est moi, segnor Velèz, qui croit vous en devoir, puisque j'étais la cause de la méprise qui vous a exposé à un si grand danger.

— C'est sans doute une méprise de la part des assassins; mais ce n'est pas par hasard que je me suis trouvé au lieu où ils vous attendaient, mais par une juste disposition de la Providence, qui voulait me punir de l'intention où j'étais moi-même de vous combattre. La mort, que j'ai vue de près, m'a éclairé sur ma faute; ce terme, où les illusions se dissipent, m'a fait connaître que l'amitié d'un homme estimable vaut mieux qu'une maîtresse, sur-tout lorsqu'on n'a obtenu que son aversion. Voilà monsieur, ce que vous ignoriez et ce que j'avais impatience de vous

dire ; veuillez donc agréer, avec mes regrets, l'offre de mon amité ; la vôtre, si je l'obtiens, contribuera à mon rétablissement. —

Ce jeune homme, dont la situation ne pouvait qu'inspirer le plus tendre intérêt, avait d'ailleurs de l'amabilité, et beaucoup de qualités estimables. Surville répondit avec cordialité à son invitation, et vint assiduement tous les jours passer trois ou quatre heures auprès de lui. Ses soins affectueux et sa conversation hâtèrent en effet le rétablissement de ce gentilhomme, qui ne se vit pas plutôt en état de partir, que sans revoir la beauté qui l'avait blessé, il prit le parti de retourner dans ses foyers. Il ne l'annonça à Surville que la veille, en le priant de se souvenir, quelque part qu'il fût, qu'il avait en Galice un ami sur l'estime et le dé-

vouement duquel il pouvait compter.

Après le départ de ce rival infortuné, Surville n'eut plus que des jours sereins. Il avait enfin obtenu de sa chère Flora l'aveu des tendres sentimens qu'il lui avait inspirés dès le premier jour. De son côté il lui jura qu'il avait été si touché en la voyant, que n'eût-elle pas été la fille de son respectable ami, il eût pour elle renoncé à toutes les espérances possibles de fortune, et qu'il fût devenu ingrat plutôt que de renoncer au bonheur de l'obtenir.

Il virent donc sans peine approcher le temps de se séparer, puisque cette séparation devait les conduire à une réunion perpétuelle; l'époque en fut enfin annoncée par une lettre de Cadix, qui prévenait que le bâtiment anglais se trouvant totalement réparé, ses échanges terminés et chargés, le ca-

pitaine se proposait de partir dans les premiers jours de mars, et qu'il était temps de se tenir en mesure.

On était alors au 20 février. D'après cet avis, on transporta à bord de *la Victoire* des bariques et une multitude de caisses qui avaient l'apparence de renfermer des marchandises précieuses, et qui ne contenaient réellement que des vivres pour l'équipage. Don Minho y ajouta cependant divers objets de défaite en France, et qui ne pouvaient souffrir d'un plus ou moins long séjour à la mer. Ce chargement simulé fut terminé avant la fin du mois, et tout était prêt pour partir au premier avis.

Don Mendès, dont les affaires étaient finies, n'attendait aussi que le départ de Surville pour retourner chez lui, et faire ses dispositions pour reconduire Flora auprès de son père.

Leur impatience ne tarda pas à être satisfaite.

CHAPITRE LXI.

Départ.

Les résolutions suggérées à Surville par ses préventions contre l'aimable Sénanges s'étaient trouvées fortifiées par une distraction trop puissante, pour qu'il eût songé à sortir de l'indifférence où il était resté sur son compte, et dans laquelle il enveloppait madame de Mairan et son ami de Clairac.

Cependant ces tendres amis, justement alarmés d'un si cruel silence, prirent enfin la résolution de se procurer quelques éclaircissemens sur son sort, en écrivant à M. Emeling pour

s'informer de lui et de plusieurs lettres timbrées de Paris qui devaient être restées à Bayonne, dans le cas où elles n'auraient pu lui être adressées ailleurs; et dans cette lettre étaient renfermé des dessus d'adresse qui mettaient à portée de confronter les écritures.

M. Emeling répondit, avec sa civilité ordinaire, qu'il regrettait bien que cette inquiétude lui eût été témoignée si tard, parce qu'il aurait pu faire passer les lettres dont on lui parlait à M. de Surville, qui avait été retenu depuis le mois de décembre dans un port de l'Espagne; qu'il connaissait trop son respect pour sa famille, et son attachemeut à ses amis, pour ne pas croire qu'il eût beaucoup souffert d'être privé de ses nouvelles; qu'en ce moment il était trop tard pour les lui adresser, puisqu'à l'heure où il écrivait, Surville devait être en mer, où, se-

lon toute apparence, il ne serait que quinze jours au plus.

En effet, une dernière lettre du correspondant à Lisbonne prévenait don Minho que le navire anglais, dont il donnait le signalement le plus détaillé, mettrait à la mer dans les premiers jours de mars, et qu'il était prudent de partir à la réception de sa lettre, pour ne pas manquer l'occasion de le rencontrer.

Surville ne fut pas plutôt informé de cette dépêche, qu'il donna les ordres de départ; le lendemain matin le canon de *la Victoire* donna le signal de rappel à bord, après lequel il ne fut plus permis d'en sortir.

Cette journée, consacrée aux adieux, aux remerciemens qu'il devait au commandant, aux témoignages de reconnaissance envers les amis, et sur-tout aux regrets d'une séparation pénible et

douloureuse, se termina chez don Minho; pour la première fois son y oublia l'heure où l'on se séparait ordinairement. Mais enfin, vers trois heures, après s'être mille fois répété qu'on se reverrait bientôt (car toute la famille croyait que Surville retournait à Bayonne) il fallut décidément se quitter; Surville et l'Abordage se rendirent à bord, d'où ils jetèrent un regard sur ce rivage, que bientôt ils allaienta bandonner pour toujours.

Le lendemain à la pointe du jour il fit lever l'ancre, et après le salut ordinaire, il mit à la voile par un vent faible, mais assez favorable pour sortir de ce port.

CHAPITRE LXII.

Croisière troublée par un orage.

Aussitôt que Surville eut gagné le large, il fit porter le cap au nord, pour croiser par le dixième degré de longitude, par où il devait infailliblement rencontrer le bâtiment anglais; et lorsqu'il se vit à la hauteur du quarante-cinquième dégré de latitude, il assembla les officiers et les chefs de son équipage pour leur faire part des instructions de son armateur, et du dessein où il était de s'emparer de la riche proie offerte à leur courage, et dont la désignation était si bien donnée qu'on ne pouvait s'y méprendre.

Cette nouvelle, qui récompensait la

longue attente et flattait l'espoir de tant d'hommes avides de fortune, excita une joie universelle; chacun courrait à ses armes comme s'il eût été question de combattre à l'instant même; cette ardeur fut récompensée par une ample distribution de vin, d'eau-de-vie et de vivres, qui fit de ce jour un jour de fête.

Quelques heures après, cette joie fut troublée par des nuages amoncelés à l'orient, et par un vent d'est qui les poussait vers les côtes de France. Tandis qu'il lutte contre cet orage, j'aurai le temps de raconter celui qui se formait à Paris.

La réponse de M. Emeling à M. de Clairac avait porté le trouble dans le cœur des deux amies; elles ne pouvaient plus douter que Surville n'ayant point reçu leurs lettres, ne fût parti persuadé qu'elles avaient pour lui une

indifférence qui l'aurait blessé, et qu'il croirait devoir payer de toute la sienne. L'espoir de son prochain retour ne les rassurait point, parce qu'il était possible que pendant son séjour en Espagne ses sentimens eussent pris une autre direction. Tandis qu'elles s'affligeaient et se perdaient en conjectures, elles se virent bannies de leur demeure par un accident qui eût pu leur devenir funeste.

Un affaissement sensible dans les caves de l'hôtel qu'elles habitaient ayant excité leur attention, elles en avaient fait prévenir le propriétaire, mais si inutilement, qu'il se manifesta dans la salle à manger, au premier étage, un écartement si considérable, que le plancher et le plafond étaient inclinés de plus de six pouces, et les boiseries détachées et dérangées de leur aplomb dans une proportion relative.

Dans un péril aussi imminent, madame de Mairan se réfugia avec Julie chez sa tante, en prenant avec elle ce qu'elle avait de plus précieux. Elle fit ensuite déloger à la hâte son mobilier, qu'elle fit transporter dans un magasin loué à cet effet, et cette sage précaution fut justifiée par l'évènement; car à peine l'appartement fut-il débarrassé, que plusieurs parties s'écroulèrent avant qu'on eût pu poser les étais.

Le désagrément de cette position fut encore augmenté par la nouvelle qu'elles reçurent du retour de M. de Mairan.

Après une campagne malheureuse, et où j'ai beaucoup souffert, mandait-il à son épouse, je viens enfin d'obtenir du gouvernement la permission de venir respirer l'air de ma patrie, et achever de m'y guérir de plusieurs blessures. Veuillez vous procurer une petite

maison de campagne en bon air, et près de Paris, où je puisse, en trouvant le repos et la solitude, être à portée de venir chez le général en chef, dont le retour en France est certain.

Cette lettre acheva de consterner les deux amies, parce qu'elles allaient se trouver à l'égard de Surville dans la position gênante où la présence de M. de Mairan les avait toujours tenues. Cependant c'était un embarras de moins pour son épouse, que, se trouvant sans logement, il convint au général d'aller demeurer à la campagne.

Mais je ne dois pas oublier que j'ai laissé le capitaine de *la Victoire* luttant contre les flots et l'inconstance des vents. Ses dangers sont plus grands que ceux de sa belle-mère et de la belle Julie : il est donc juste que je retourne à lui.

CHAPITRE LXIII.

Combat mémorable.

Il y avait sept jours que Surville était en mer, et pendant cinq il avait constamment résisté à un vent d'est qui l'aurait poussé contre les côtes de France, s'il n'eût savamment louvoyé pour conserver autant que possible sa position. Lorsque le calme fut revenu, et que le soleil lui eut permis de connaître au juste où il était, il vit à regret qu'il était possible que le bâtiment anglais lui eût échappé à la faveur du vent et du brouillard. Il tint conseil avec ses officiers, dont l'avis unanime fut que si dans le reste du jour ils n'apercevaient pas l'ennemi, ils iraient se

poster à l'embouchure de la Manche, à la hauteur d'Ouessant; qu'en faisant force de voiles ils pourraient le rejoindre au cas qu'il fût devant eux, et que s'il n'était pas passé, ce qui était plus présumable, il ne pourait leur échapper.

En conséquence, le soir ils se dirigèrent sur Ouessant, et le lendemain avant midi ils avaient atteint la position desirée. Deux jours s'étant écoulés depuis, l'inquiétude et l'impatience de Surville étaient à leur comble; mais le matin du troisième jour, le matelot posté sur le grand hunier ayant crié qu'il voyait une voile, aussitôt les longues-vues furent braquées, et une demi-heure après il fut hors de doute que c'était le bâtiment que l'on croyait échappé. La joie revint dans les cœurs, avec l'espérance d'une victoire dont aucun ne doutait.

Cependant le prudent Mornai ne négligeait rien de ce qui pouvait l'assurer. Déja il avait ordonné le *branle-bas* et fait bastinguer le pont, et tout était préparé pour l'attaque et pour la défense, lorsqu'à l'approche de l'ennemi Surville fit arborer pavillon prussien. Le capitaine anglais, croyant avoir affaire à un neutre, qu'il se proposait bien de visiter, et dont il croyait s'emparer facilement s'il ne le trouvait pas en règle, fit tirer le coup de canon de semonce, auquel Surville ne feignit d'obéir que pour le laisser approcher. Lorsqu'il fut à demi-portée de canon, il fit arborer pavillon français et servir une bordée qui déconcerta d'autant plus l'Anglais, qu'il ne s'attendait pas à cette brusque attaque. Le désordre qu'elle venait de mettre dans ses manœuvres ne l'empêcha pas de répondre en homme qui n'était point accoutumé à se laisser

prévenir. Cette riposte, grace aux soins du sage Mornai, fut presque sans effet; et l'on allait servir une seconde bordée, lorsque l'Abordage fit remarquer à Surville qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire sur le pont de l'ennemi; qu'il y avait vu paraître une jeune personne échevelée, dont les cris et la résistance semblaient invoquer leur secours ; que, malgré la fumée, il avait cru voir qu'elle ressemblait à mademoiselle Flora, et qu'elle était exactement vêtue comme elle.

Quelle idée! mon ami, dit Surville; cela est impossible.

Cependant on saute aux lunettes. Surville, Mornai, les autres officiers, s'écrient à-la-fois: C'est elle que le capitaine fait emporter de dessus le pont, et enfermer malgré elle.

Il n'y avait pas un homme de l'équipage qui n'eût vu Flora, et qui n'eût

pris pour elle l'intérêt qu'inspirait son affabilité, et qu'elle eût obtenu du plus indifférent. Le cri universel fut donc, Sauvons la fille de notre armateur! abordons ce brigand! Une égale fureur les animait tous, et hâta un abordage toujours indispensable lorsqu'on veut prendre un navire sans s'exposer à le couler bas.

Tandis qu'on jetait les grappins, Surville dit à son lieutenant: C'est à vous de commander, monsieur de Mornai; je ne suis plus, je ne puis plus être dans cette circonstance, qu'un volontaire uniquement occupé d'un seul objet.

— Il serait mieux, mon capitaine, que vous restassiez à votre poste; mais je sens qu'il serait impossible en ce moment de vous le persuader. Je n'épargnerai rien pour justifier votre confiance; n'oubliez pas que tout dépend

de votre conservation, et qu'il faut plus de prudence que de... —

Surville ne lui laissa pas le temps d'achever : l'attaque était déja commencée à l'arrière. Il s'élança sur l'avant suivi de l'Abordage et de l'élite des siens : il fut reçu par l'Anglais, qui lui lâcha un coup de pistolet. Ce coup, heureusement dirigé par la colère, n'atteignit que son chapeau, qu'il fit tomber. Les volontaires allaient le venger : Surville les arrêta, et leur ordonna de respecter les jours du capitaine. Rendez-vous, dit-il à cet officier, vous êtes mon prisonnier : l'avantage du nombre rendrait, vous le voyez, la résistance inutile.

Plutôt la mort, répondit cet Anglais, en tirant son sabre.

Puisque vous le voulez, décidons cette affaire entre nous.

Il se forma autour de ces deux rivaux

un cercle qui, dans le peu d'étendue d'un pont, ne laissait que la place nécessaire au courage; les héros d'Homere et de Virgile n'eurent sur les miens que l'avantage d'un meilleur chantre. Surville, très-expert en ce genre de combat, garantissait sa tête découverte, et ne donnait aucune prise sur lui; son ennemi que l'orgueil et le désespoir animait, unissait la force à l'adresse; mais le capitaine français avait pour lui la fortune et l'amour: ils décidèrent la victoire par un coup du terrible damas, qui, tranchant la garde du sabre de l'Anglais, pénétra jusqu'à la main, et le força d'abandonner son arme.

Pour cette fois, vous êtes à moi, capitaine, lui dit son vainqueur; donnez le signal d'amener, et faites cesser un combat superflu.

Cet Anglais désespéré, au lieu de

répondre, se glissa par un intervalle, et allait se jeter à la mer, où il voulait sans doute ensevelir la honte de sa défaite, lorsqu'il fût retenu par l'Abordage.

Il n'y a pas de déshonneur à être vaincu, capitaine, lui dit Surville, lorsqu'on s'est comme vous conduit en homme de cœur; et je ne conçois pas que les Anglais, qui disent si bien aux Français qui tombent en leur pouvoir *Fortune de guerre*, ne sachent pas la supporter.

Son désespoir continuant, Surville le fit entourer et garder à vue. En même temps l'Abordage avait attaqué la porte de la grande chambre à coups de hache. Sitôt qu'elle fut ouverte, une femme s'élança dans ses bras: c'était Flora, qui l'avait reconnu. Il transporta ce dépôt si cher à bord de *la Victoire*, bien sûr d'avoir fait la conquête la

plus flatteuse pour le cœur de son ami.

Cependant le lieutenant du bâtiment anglais voyant son commandant vaincu et désarmé, et sentant qu'il allait être accablé, fit amener le pavillon.

Surville mit de son côté tous ses soins à faire cesser le carnage; il fit transporter le capitaine anglais à son bord, où il fut pansé le premier; ensuite il fit amariner sa prise, et le vent de nord-ouest qui régnait toujours ne lui permettant pas de retourner à Bayonne, il prit le parti d'aller débarquer au Havre, où il pouvoit entrer le lendemain. Enfin, pour s'assurer contre toutes attaques, il confia le commandement de sa prise à M. de Mornai, avec qui il partagea son nombreux équipage, de sorte qu'il pût mettre entre deux feux tout ennemi qui voudrait s'opposer à sa retraite.

Après tant de soins donnés à la gloire et à la fortune, il est bien temps de lui permettre de songer à l'amour, et d'apprendre avec lui par quel incroyable événement la belle Flora s'était trouvée prisonnière sur un bâtiment anglais parti de Lisbonne pour Londres.

CHAPITRE LXIV.

Comment mademoiselle Emeling avait été enlevée par le capitaine anglais.

Aussitôt que Surville parut aux yeux de Flora, elle se jeta sans scrupule dans les bras de l'homme qu'elle aimait, et à qui elle devait sa liberté. Elle n'était pas moins surprise de la lui devoir que lui de l'avoir rencontrée au pouvoir d'un Anglais, de manière que les éclaircissemens furent d'abord aussi confus que les questions.

Son amant lui ayant expliqué sa mission, qui n'était plus un mystère, elle commença par rendre grace au destin, qui avait tout arrangé pour qu'elle dût son salut à un homme qui lui était cher à toutes sortes de titres; ensuite elle lui raconta son aventure devant une dame anglaise qui se trouvait prisonnière, comme deux heures avant elle l'était sur le bâtiment anglais.

Vous saviez que nous allions partir, dit-elle à Surville, pour retourner chez mon oncle, et nous préparer à faire le voyage de Bayonne; l'avant-veille de notre départ, nous fûmes engagés par don Lopès à une promenade en mer, à laquelle nous ne pûmes nous refuser.

J'ai une aversion naturelle pour cet élément, et j'y allais ce jour-là, avec une répugnance que j'aurais écoutée si

j'eusse été maîtresse de mes actions. Nous nous embarquâmes à neuf heures, avec don Lopès, sa jeune épouse, don Gomera, mon oncle, ma tante, moi et un seul domestique. Nous avions un patron et deux matelots pour conducteurs de notre légère barque; le temps était beau, et nous nous étions amusés jusqu'à deux heures. Nous venions de dîner avec les provisions que nous avions apportées, et nous parlions déja de retour, lorsqu'un vent de terre très-violent nous força de prendre le large. Le patron nous assurait qu'il cesserait à la marée montante, il n'en fût rien; le ciel se couvrit, la mer devint orageuse. Je ne vous décrirai point une tempête qui m'effraya trop pour avoir pu juger sainement de rien; tout ce que j'ai vu, c'est que le patron avait mis son pavillon de détresse, et qu'il n'espérait de salut que dans un secours

inattendu de la Providence. Elle nous l'accorda en nous faisant apercevoir d'un gros bâtiment qui s'était approché de la côte pour se mettre à l'abri du vent ; nous vîmes bientôt venir à nous un canot rempli de marins. Lorsqu'ils nous eurent joints, plusieurs passèrent dans notre barque, où, à force de rames, ils nous conduisîrent à leur bord. Il n'était pas question d'examiner d'où nous venait ce secours, il s'agissait de la vie, nous montâmes tous dans ce navire, où nous fûmes accueillis par le capitaine Anglesey, qui le commandait. Cet officier, le même que vous venez de combattre, après avoir su qui nous étions et comment nous nous étions trouvés exposés, nous quitta en nous faisant apporter des rafraîchissemens, et en nous recommandant aux soins de madame, qui était passagére sur son bâtiment.

Les politesses qu'elle voulut bien nous faire sont les moindres obligations que je lui aie ; et dans ce moment-là, j'étais loin de penser que je dusse lui en avoir d'autres.

Soit que la joie de nous voir hors de danger nous eût rendu l'appétit, ou que sur un gros navire on sente moins l'agitation de la mer, chacun de nous accepta quelque chose, et je mangeai avec plaisir deux oranges, qui me parurent délicieuses.

Au bout de deux heures, le capitaine revint auprès de nous, et l'on servit le souper. Nous lui renouvelâmes nos remerciemens : je crus devoir y mêler ma voix. Je lui parlais espagnol, qu'il entend mieux que le français. J'ignorais que mon accent étranger découvrirait que j'étais française, et m'attirerait ou plutôt fournirait un prétexte aux persécutions qu'il a exercées contre nos.

Il ne répondit presque rien à nos remerciemens, et resta dans un flegme que je crus le caractère de sa nation, et qui me parut d'autant plus désagréable qu'il a le regard sombre et les traits durs, quoiqu'il soit d'ailleurs ce qu'on appelle un bel homme.

Il nous abandonna la grande chambre, où l'on apporta des matelas, et où nous reposâmes autant que notre situation pouvait le permettre.

Grace à l'ignorance où sont les femmes de ce qu'on appelle le droit de la guerre, nous n'eûmes pas, comme don Gomera et sont gendre, l'inquiétude d'être retenues prisonnières de guerre en vertu de ce droit aussi doux qu'équitable : mais nous avions comme eux celle de nous trouver dans l'impossibilité de rentrer au port, quoique nous fussions instruites que toutes les voiles étaient carguées, et

que notre barque était restée amarrée sous le vent du navire.

Dès huit heures le capitaine Anglesey nous fit demander si l'on pouvait servir le thé; nous acceptâmes. Nos cavaliers, qui avaient remarqué que nous étions encore à la vue du port, et que le temps était plus calme, témoignèrent de nouveau à cet officier leur reconnaissance du secours qu'ils en avaient reçu, et le desir qu'ils avaient de profiter du moment, qui paraissait favorable.

— Je vois bien, messieurs, leur dit-il, que vous avez de moi la bonne opinion que je n'abuserai pas de votre infortune pour vous retenir prisonniers de guerre, et vous me rendez justice; mais je ne peux, ajouta-t-il en me montrant, avoir la même indulgence à l'égard de mademoiselle, qui est Française.

— Je ne crois pas, dit don Lopès, que vous parliez sérieusement ; mais si cela était, monsieur, nous aimerions mieux être retenus tous que d'être séparés de notre parente et de notre amie.

— C'est très-sérieusement, monsieur, que je vous déclare que mademoiselle est ma prisonnière ; je peux vouloir excepter des Espagnols entraînés dans la guerre actuelle par leur position, mais je ne peux faire grace aux républicains français.

— Je suis Française aussi, dit ma tante ; ainsi, monsieur le capitaine, je dois rester avec ma nièce ; ma tendresse pour elle me le fait desirer, et la décence l'exige.

— Madame, vous êtes l'épouse d'un gentilhomme espagnol, vous n'êtes plus Française pour moi.

— Capitaine, reprit don Lopès

avec fermeté, vous feriez penser, en refusant l'offre de la segnora, que vos motifs ne sont pas purement politiques ; et vous n'avez sûrement pas l'intention de déshonorer une famille recommandable, et d'attirer sur vous le ressentiment de tous les amis d'une jeune personne qui ne mérite que des égards et des respects.

— Je n'y manquerai pas non plus, monsieur ; et mademoiselle sera dès ce moment sous la protection de ladi Hunter, ma tante, ici présente, et que je ramène de Lisbonne à Londres.

— Je respecte comme je le dois, monsieur, la protection de miladi ; mais cela ne peut calmer les alarmes d'un père, ni celle du cavalier à qui mademoiselle est promise.

— J'en suis fâché, monsieur ; mais mademoiselle est d'un trop grand prix à mes yeux pour que je ne garde pas ma

conquête. Si je lui fait perdre un mari, mon intention est de le remplacer; et le rang que je tiens dans ma patrie, peut valoir celui qui lui est offert.

— Que pouvez-vous espérer, capitaine, d'un cœur prévenu et d'une personne qui dépend de son père?

— Monsieur, les Françaises sont, dit-on, inconstantes : pourquoi n'espérerais-je pas que mademoiselle le devînt en ma faveur? Elle aura le temps d'éprouver que j'aime autant les Françaises que je déteste les Français.

— C'est user tyranniquement, monsieur, de votre pouvoir. Si nous étions à terre, vous ne braveriez pas ainsi un gentilhomme espagnol qui ne réclame que les lois de l'honneur et de l'humanité.

— A terre, monsieur, je vous répondrais comme il conviendrait; et sitôt que j'y serai, vous pouvez m'y

venir trouver et m'envoyer mon rival; je vous épargnerai même à tous la moitié du chemin. Mais ici je commande, et je vous invite à songer que vos menaces, qui sont imprudentes, finiraient par être téméraires. —

Je tremblais de cette rixe, où je voyais s'engager don Lopès avec un courage dont je serai éternellement reconnaissante. Je suppliai le capitaine, miladi daigna intercéder pour moi; tout fut inutile, rien ne put le toucher. Il termina par dire à mes amis, Je me nomme sir d'Anglesey; il n'y a presque personne à Londres qui ne me connaisse autant que je le suis dans la province de Sussex, où je fais ma demeure ordinaire. Voici mon adresse, messieurs, où j'attendrai vos ordres; d'ici-là, veuillez prendre le parti de vous retirer, en m'évitant une violence que je n'emploirais qu'à regret.

C'est ainsi, mon cher frère, que nous avons été séparés. Après le départ de mes amis, le capitaine reprit le large, et miladi a daigné me consoler et me rassurer. Tant que le gros temps a duré, j'ai été débarrassée de l'odieuse présence de sir d'Anglesey : depuis deux jours seulement, j'ai été forcée de souffrir ses soins, qui tenaient de la dérision, et qui n'étaient propres qu'à ajouter à mon aversion pour lui, miladi ne m'a pas quitté un instant, elle ne partageait ni n'approuvait l'égarement de son neveu; elle m'invitait à dissimuler jusqu'à ce que nous fussions à terre, où elle m'assurait que je trouverais en elle et dans miladi d'Anglesey, mère du capitaine, une protection puissante, qui me garantirait des persécutions de son fils, et qu'elle me procurerait celle de tous ses amis, et même du roi s'il était nécessaire.

Ses bontés m'ont soutenue; mais lorsque j'ai entendu que nous étions attaqués par des Français, je n'ai pu résister au desir d'implorer leur secours. Le bruit du canon, qui étouffait ma voix, n'a pas empêché qu'on ne m'ait aperçue. J'étais loin de penser que c'était vous, cher frère; que vous alliez combattre pour votre Flora. Vous l'avez conquise, et vous ne pouvez douter de sa vive reconnaissance.

Ce récit ayant satisfait la curiosité de Surville et calmé ses inquiétudes, il témoigna à ladi Hunter la plus vive reconnaissance, et l'assura que tout ce qui lui appartenait serait excepté du droit de la guerre.

Ennemi généreux, il en fit dire autant au capitaine d'Anglesey, et qu'il eût à lui désigner tout ce qui lui appartenait.

Celui-ci, touché des attentions et

des égards qu'on avait eus pour lui, fit prier Surville de se rendre auprès de lui. Je vous remercie, lui dit-il, de vos procédés, car je tiens aux commodités de la vie, et me trouvant prisonnier en France avec ma tante, il nous sera doux de n'être pas dépouillés ; mais il ne sera pas dit que vous aurez sur moi tous les avantages, je ne veux pas être vaincu en générosité. D'abord, je ne vous regarde plus comme mon ennemi : je suis instruit que vous combattiez pour votre maîtresse, et je vois avec plaisir que vous la méritez ; je vous préviens, en outre, qu'il y a dans ma chambre deux malles qui ne sont pas sur l'état de la cargaison, et dont par ce moyen vous pourriez être frustré par le consignataire de votre prise ou par toute autre voie.

Ces deux malles sont pleines d'or pur que j'ai rapporté de l'Inde pour compte

du gouvernement anglais, et dans l'une d'elles il y a un coffret plein de diamans bruts de la plus grande beauté. Comme nous marchons de conserve, faites-les passer demain par le canot sur votre bord avec quelques-unes de mes malles où de celles de miladi; vous n'éveillerez aucun soupçon, et vous vous préserverez de la cupidité ou de l'infidélité qui se pratique dans la vente des prises. L'objet que je vous recommande vaut à lui seul plus de quinze cent mille livres argent de France.

Surville répondit à ce procédé en lui offrant tout l'or dont il pourrait avoir besoin, ce que l'Anglais refusa, en lui déclarant qu'il trouverait mille guinées dans ses malles, et qu'il se procurerait de Londres tous les fonds qu'il desirerait.

Surville profita de l'avis du capitaine anglais dès la pointe du jour, et vers

midi il eut la satisfaction d'entrer au Havre, où il fut reçu avec l'enthousiasme que causaient nos succès maritimes, qui, il faut l'avouer, ne balançaient pas nos pertes.

CHAPITRE LXV.

Départ de l'Abordage pour Paris.

AVANT d'entrer au Havre, Surville prévoyant que son affaire la plus importante était de calmer l'inquiétude et les alarmes que devait avoir éprouvées M. Emeling, lui avait écrit pour l'instruire du succès de sa *croisière*, et du double avantage qu'il avait remporté, et qui lui procurait le bonheur de pouvoir remettre dans ses bras sa chère Flora, ce dont il allait uniquement s'occuper, en laissant

M. Mornai, pour veiller avec son correspondant au Havre à la vente de la prise, et aux intérêts des armateurs et de l'équipage.

Son premier soin, en arrivant chez le correspondant de M. Emeling, fut de faire partir cette dépêche. Après qu'il eut remis à ce négociant ses lettres de créance et qu'il l'eut succinctement instruit de la nécessité où il était de repartir le plutôt possible avec la fille de son associé, il lui recommanda d'obtenir que le capitaine anglais et ladi Hunter n'eussent que la ville pour prison, ce qui était devenu facile depuis que le gouvernement avait pris une forme plus régulière.

Etant maître, en sa qualité d'associé de M. Emeling et muni de ses pouvoirs, de renoncer à la portion des effets appartenant à sir Anglesey et à sa tante, il les leur fit délivrer sur-le-champ, et

sans éprouver aucun murmure de son équipage, dont il était adoré.

Il ne s'ouvrit qu'à M. de Mornai sur l'or renfermé dans les deux malles : cet or montait à 900,000 livres. Il lui dit de le garder à bord, et qu'après le partage de la prise, il donnerait à chaque marin ou volontaire, dans la proportion due à son grade, sa part dans ces 900,000 livres, en ne la lui présentant que comme un dédommagement de se voir congédié, cet armement étant le dernier que ferait M Emeling.

Il en sera de même, ajouta-t-il, de la valeur des diamans; mais comme ils sont bruts, je vais les emporter avec moi à Paris, pour en avoir une juste estimation, que je vous ferai connaître, et d'après laquelle vous recevrez des fonds pour vous conduire sur cet objet comme sur le précédent.

Après qu'il eut donné ces ordres im-

portans, il fit, par les soins de son correspondant, procurer à mademoiselle Emeling une femme-de-chambre, afin qu'elle eût auprès d'elle une personne de son sexe. Ensuite il s'enferma avec son ami l'Abordage pour s'entretenir avec lui de son prochain départ pour Paris, et de la marche qu'il comptait suivre.

La dernière prise que nous venons de faire, lui dit-il, est si considérable, mon ami, qu'elle consolide notre fortune, et nous met à portée de renoncer pour toujours à un métier qui ne peut convenir qu'à ceux qui n'ont rien à perdre. Il ne nous reste plus qu'à jouir en paix du fruit de nos travaux; mais, pour y parvenir, il faut nous hâter de retourner à Bayonne auprès de notre bienfaiteur et de notre ami Emeling. C'est pour que rien ne m'arrête que j'ai laissé à M. de Mornai le soin du recou-

vrement de notre prise. Cependant, quelle que soit mon impatience, je vois que je serai encore retenu ici vingt-quatre ou trente-six heures. Faites-moi le plaisir de me devancer et de me précéder dans une petite habitation dont j'ai toujours conservé les clefs. Voici celle de la principale entrée, qui est à deux fins, c'est-à-dire que par l'extrémité opposée c'est un passe-partout qui ouvre toutes les autres portes. J'en ai une pareille, qui sert à entrer par le jardin. Avec la vôtre, et une petite lettre que je vais vous donner pour vous faire connaître du jardinier, vous vous y installerez et y ferez remettre tout en ordre, afin que je puisse y laisser reposer ma chère Flora, ne fût-ce que pendant le temps d'acheter une voiture commode pour nous conduire tous ensemble à Bayonne; car ici je ne trouverai rien de convenable, et je se

rai réduit à prendre une voiture publique, qui heureusement est servie par la poste, et va aussi vîte.

Je me fais une fête de recevoir mademoiselle Emeling dans cette petite maison, qui n'est plus à moi que pour quelques jours, le bail que j'ai passé étant près d'expirer; mais elle me plaît tant, que je l'acheterai à quelque prix que ce soit. Veuillez donc, mon ami, partir tout de suite, sans autre embarras qu'une valise et un manteau. Vos effets et les miens, que je vais faire charger à la diligence, arriveront à Paris en même temps que moi; ainsi nous ne manquerons de rien.

A mon arrivée à Paris, je quitterai la voiture publique, et je prendrai un carrosse de place pour aller vous rejoindre à Bondi, où est cette petite maison, seule, à l'entrée du bois, et

tout-à-fait écartée du village. Elle est facile à reconnaître par la peinture verte des persiennes et des contrevens.

Si, contre toute attente, je ne vous y trouvais pas, et qu'il s'y rencontrât quelque obstacle, vous me trouveriez chez M. de Clairac, dont voici l'adresse, et au cas d'absence de cet ami, à l'hôtel des Etrangers, rue de Richelieu.

Voilà cent louis, et une lettre de crédit sur Paris. S'il vous reste le temps avant mon arrivée de choisir une bonne berline de voyage, vous en ferez l'emplette. Il nous faudrait aussi deux domestiques: un pour vous, un pour moi. Je me suis contenté, depuis la scélératesse de mon coquin de Lépine, du service de mes marins, mais nous ne pouvons plus nous en passer.

Partez donc, mon cher ami, les mo-

mens sont précieux. M. Emeling doit être désespéré : je lui ai déja écrit, et je lui écrirai tous les jours jusqu'à ce que je l'aie rejoint.

L'Abordage, dévoué comme il l'était à Surville, ne lui fit d'autre réponse que de l'embrasser ; et, muni de ses instructions, une heure après il était sur la route de Paris.

Je ne perdrai point de vue ce voyageur, à qui je voudrais épargner les contradictions que son zèle s'efforcera en vain de surmonter.

CHAPITRE LXVI.

Concurrence au même logement; intérêts délicats et difficiles à concilier.

On n'aura point oublié que j'ai laissé madame de Mairan dans l'embarras de trouver un logement et de satisfaire aux intentions de son époux. Après avoir lu les affiches et avoir visité plusieurs maisons, elle s'était déterminée pour la plus jolie, et aussi parce que sa proximité de Paris et sa situation solitaire réunissaient toutes les conditions recommandées par le général de Mairan.

Cette maison était annoncée à louer présentement ou pour le terme prochain. Elle avait vu le propriétaire,

qui aurait mieux aimé que ce ne fût qu'à commencer du terme, parce que, disait-il, la jouissance appartenait jusques-là à un jeune homme qui l'avait louée et payée d'avance, mais qui n'avait pas rempli la condition de prévenir trois mois avant le terme s'il voulait continuer, et qui par-là se trouvait dépossédé; qu'il se portait garant de tout évènement pour les dix ou douze jours restans, parce que c'était un cavalier très-honnête, incapable de déloger des personnes respectables, et sur-tout des dames.

Sur cette garantie, madame de Mairan avait passé bail, et venait de prendre possession avec d'autant plus d'empressement, que cette maison était meublée, et qu'il n'y avait que quelques ustensiles de ménage à y faire porter pour que rien n'y manquât.

A peine y était-elle arrivée qu'elle

conçut le desir d'y coucher le jour même, et d'y faire apporter les objets nécessaires.

Comme Ferdinand, disait-elle à mademoiselle de Sénange, pourrait faire quelque mal-adresse, je souhaiterais, ma chère amie, que tu retournasses à Paris avec ma femme-de-chambre, pour y prendre une malle de ce qui nous est le plus indispensable. Quant aux provisions, nous vivrons de ce que nous pourrons, en femmes de militaire, jusqu'à ce que la cuisine soit montée et que nous ayons repris notre cuisinier. Ferdinand restera avec moi, et se tiendra dans cette pièce tandis que j'irai me reposer dans l'autre. Il aura soin seulement de visiter si les portes et les fenêtres sont fermées.

— Ah! je n'y manquerai pas, madame; et même les contrevens.

— Voilà, dit mademoiselle de Sé-

nange, que le brave Ferdinand a déjà peur.

— Mademoiselle, je n'ai pas peur, et s'il s'agissait de vous défendre, vous verriez...

— Que nous n'aurions plus qu'à donner notre bourse.

— Vous croyez, mademoiselle, qu'il est plaisant de voir la nuit, à travers les vitres, de grands vilains arbres qui ont l'air de géans, et puis de demeurer dans une maison où le vent souffle et où tout craque.

— Il se rassurera quand tout le monde sera ici; les gens de M. de Mairan lui feront compagnie. Pars, ma chère belle, pour être de retour avant la nuit.

— Si M. de Surville revenait, il ne saurait plus où nous trouver.

— Tu y penses sans cesse.

— J'en conviens. J'en ai encore rêvé

cette nuit : le perfide se mariait, et cependant je ne tuais personne.

— Que tu es heureuse de conserver ta gaieté malgré tes chagrins! Je vais, pendant ton absence, écrire à son ami, M. de Clairac : par ce moyen, s'il revenait, il saurait où nous trouver, à moins qu'il ne nous ait oubliées tout-à-fait. —

Mademoiselle de Sénange étant partie, et madame de Mairan retirée dans sa chambre, l'illustre Ferdinand, se voyant seul, se mit à déplorer son sort de se voir logé en plein bois. Passe, disait-il, si l'on eût choisi le bois de Boulogne ou le bois de Vincennes; mais venir ici! j'aimerais autant demeurer sur ces grands vilains boulevards neufs, qui sont encore un autre coupe-gorge. Que vais-je devenir? je n'ai rien pour m'amuser. Encore, si j'avais des cartes! mais en voici au fond de ma poche :

oui, je ne me trompe pas. Je vais faire une partie de piquet. Il mêle, coupe, donne, relève son jeu et s'écrie avec joie: Bon! quinte, quatorze et le point.

— Eh bien! tu as gagné, l'ami. —

Un coup de tonnerre n'eût pas plus pétrifié ce joueur que la voix qui venait de le féliciter, et qui partait d'un grand corps ayant sous son bras un manteau, une valise sur son épaule, et deux pistolets dans la main droite.

Tandis qu'il se débarrassait de sa valise et de ses armes, Ferdinand, qui s'était rassuré tant bien que mal, lui demanda en grossissant sa voix ce qu'il voulait.

— Je veux parler au jardinier, gardien de cette maison: est-ce toi?

— Qu'entendez-vous par toi? Je ne suis ni jardinier ni gardien.

— Eh bien! vous qui n'êtes ni jardinier ni gardien, que faites-vous ici?

— Qu'y faites-vous vous-même? et par où êtes-vous entré?

— Comme on entre; par la porte.

— Elle est fermée.

— J'ai la clef.

— Comment la clef? C'est donc une fausse clef?

— C'est la clef du maître de cette maison, qui est est mon ami.

— C'est donc un autre brig...

— Sais-tu, l'ami, que tu commences à m'ennuyer, et que ton embarras me fait croire que toi-même tu n'es ici qu'un homme embarrassé de savoir comment tu en sortiras.

— Il est sûr que je n'y suis pas venu de bon cœur.

— Tiens, finissons tes verbiages. Dis-moi qui tu es, ou bien nous allons brûler une amorce.

— Qu'est-ce c'est qu'une amorce?

— C'est de la poudre dans un bassi-

net : elle est toute prête dans ces pistolets.

— En ça, ne plaisantons pas comme ça. Je ne joue pas avec des armes à feu, et je vais avertir ma maîtresse.

— Va, poltron ; va au diable si tu veux, et songe à ne me pas faire attendre. —

Voilà une singulière aventure, disait ce militaire resté seul, et si sa maîtresse ne vaut pas mieux que lui, je lui aurai bientôt fait nettoyer la côte.

Au même instant, madame de Mairan se fit entendre, disant à Ferdinand, Voyons donc ce voleur, car vous en voyez par-tout.

— Tenez, madame ; le voilà. —

Ce prétendu voleur, frappé de la beauté et de l'air distingué de madame de Mairan, se hâta de lui dire :

Si j'ai eu le malheur de vous causer quelque inquiétude, madame, c'est la

faute de cet homme. Je me suis, je l'avoue, amusé de son extrême poltronnerie; et je vous en fais mes excuses.

Madame de Mairan, surprise à son tour de trouver dans cet inconnu le ton et les manières d'un galant homme, ordonna à Ferdinand de la laisser, et demanda au cavalier qui venait de lui parler s'il était vrai qu'il fût entré avec une clef de la maison.

— La voici, madame. Elle m'a été donnée par mon ami, qui en est locataire, avec une lettre pour le jardinier ou concierge, afin que je pusse faire mettre en état ce logis, qu'il va venir habiter pour un ou deux jours. Il doit être en route, et je compte le voir demain au soir au plus tard.

— Comment, monsieur, nommez-vous votre ami?

— Madame, c'est le capitaine Sur-

ville, qui est aussi aimable qu'il est brave et généreux.

— Surville! un jeune officier de marine qui est capitaine corsaire à Bayonne?

— Lui-même, madame. Nous venons de débarquer au Havre après une course si favorable, qu'elle sera la dernière.

— Je desirais bien vivement recevoir de ses nouvelles, mais je ne m'attendais pas à les devoir au hasard, et encore moins à un hasard qui m'embarasse; car je ne puis, à ce qu'il me paraît, éviter qu'il descende ici, et son père, que j'attends à chaque instant, verrait de ma part un projet de les rapprocher, là où il n'y a qu'une bizarrerie d'événemens impossibles à prévoir.

— C'est donc auprès de madame de Mairan que j'ai le bonheur de me trouver? J'aurais dû en vous voyant, madame, reconnaître l'objet de l'admiration et du respect de mon ami.

— S'il vous a entretenu de moi, monsieur, cela ne l'a pas empêché de garder depuis plus de six mois un silence bien cruel pour ses amis. Mais j'ai dans ce moment de l'inquiétude de deux personnes que j'ai envoyées à Paris. Si vous voulez m'accompagner, nous irons au-devant d'elles, et nous aurons le temps de causer. —

Comme ils passaient ensemble dans la piece voisine, où madame de Mairan allait prendre son schall, Ferdinand rentra dans la salle, très-surpris que sa maîtresse se fût si vîte familiarisée avec un homme dont la taille et les moustaches lui avaient fait une si terrible impression. Il disait, Comment peut-elle sortir avec ce coupe-jarret? elle mériterait bien... Mais je suis un indigne de lui souhaiter malheur, c'est une si bonne maîtresse! Je vais les suivre de loin : aussi bien ne voudrais-je pas rester seul ici.

Il n'en eut pas la peine, mademoiselle de Sénange et la femme-de-chambre étant arrivées en ce moment. Madame de Mairan courut au devant de son amie, et le terrible porteur de moustache revint au salon, où il demanda à Ferdinand s'il lui faisait toujours peur.

— Peur ! monsieur ; je n'ai pas eu peur ; vous vous êtes trompé, j'étais seulement un peu surpris.

— Je suis charmé que ce ne soit que de la surprise ; mais dites-moi, l'ami, qui sont les demoiselles qui viennent d'arriver, et que nous voyons d'ici ? Il y en a une qui est ravissante.

— C'est l'amie de ma maîtresse, la bonne mademoiselle de Sénange, qui est bien la raison en personne, avec le visage de la gaieté ; l'autre c'est mademoiselle Louison, la femme-de-chambre, qui n'est pas laide non plus ; mais elle est diablement tigresse.

— Est-ce que vous ne savez pas apprivoiser cela ? Un gaillard comme vous, rien ne doit lui être difficile. — Comme il finissait, madame de Mairan entra en disant à mademoiselle de Sénange, Tiens, voilà un ami de Surville qui peut nous en donner des nouvelles circonstanciées ; mais il vient aussi pour nous déloger. Nous sommes malheureuses en propriétaires de maison ; l'un a failli nous faire écraser, l'autre loue ce qui n'est pas à lui.

— Ils sont tous conduits pas l'avarice. Mais, ma chère amie, puisque c'était à M. de Surville qu'appartenait cette maison, nous devons espérer qu'il ne voudra pas nous déplacer.

— Je le crois ; l'embarras est qu'il peut s'y rencontrer avec son père, qui croira que je l'ai fait exprès : demain monsieur voudra bien m'aider à prévenir cette rencontre.

— Oui, madame, et je vais me retirer pour ne pas vous importuner plus long-temps; je me logerai dans le village pour être plus à portée de recevoir vos ordres.

— Je ne le souffrirai pas, monsieur; et je suis bien aise, dans une maison où nous allons coucher pour la première fois, d'y avoir pour défenseur un ami du brave Surville: je dormirai plus tranquille.

— Tu as raison, ma chère amie, et, en attendant le souper, monsieur aura la complaisance de nous raconter ses aventures et celles du capitaine Surville. Elles doivent être merveilleuses, car elles lui ont fait oublier tout le monde.

— Je crois au contraire, mademoiselle, que mon capitaine a eu lieu de s'affliger de l'indifférence de ses amis.

— Il paraît, monsieur, que vous avez eu sa confiance?

— Mademoiselle, j'ai obtenu son amitié; et la fortune qu'il m'a mis à portée de faire, est la moindre de mes obligations envers lui. Lorsque nous nous sommes rencontrés à Bayonne, je n'avais de recommandable que la valeur d'un militaire; il a daigné être mon instituteur et mon guide.

— Il a en effet parlé de vous, monsieur, à son ami M. de Clairac. N'êtes vous pas son lieutenant?

— Non, mademoiselle; je commandais les volontaires sous ses ordres: mon nom de famille est Le Sage, mais on ne me connaît jusqu'à présent que sous le nom de l'Abordage.

— C'est un véritable nom de guerre, et c'est précisément de vous qu'il était question dans sa lettre. Mais puisque vous n'avez pas quitté votre

ami, pourriez-vous nous dire ce qui l'a fâché au point d'être parti de Bayonne au commencement de l'hiver dernier sans avoir écrit à personne ?

— C'était une nouvelle désespérante, et qui a failli lui coûter la vie. J'ai vu cette fatale lettre, qui ne laissait point de doute qu'il était victime d'une perfidie.

— Et, sans explication, il a cru à cette prétendue perfidie.

— La nouvelle lui était donnée par un homme estimable.

— Sans doute, mais trompé par les apparences; et madame de Mairan peut vous assurer ainsi que moi que cette prétendue perfidie n'a jamais existé.

— Il faut donc, mademoiselle, qu'il y ait eu une grande légèreté dans la conduite de cette personne, puisque M. de Clairac a pu s'y tromper ? Mon

ami n'aurait sûrement pas eu pareille chose à craindre de vous, et si une semblable erreur vous eût regardée, il aurait infailliblement succombé à son malheur.

— Vous êtes galant, monsieur, reprit madame de Mairan; il paraît que votre capitaine n'a pas perdu ses leçons.

— Je vous jure, madame, que ce n'est point de la galanterie; que je n'ai de ma vie desiré les moyens de plaire de M. de Surville comme en ce moment, et que si les cinq ou six cent mille livres que je viens de gagner pouvaient en tenir lieu, je les mettrais aux pieds de mademoiselle.

— Voilà ce qui s'appelle une déclaration en forme, ma chère amie, continua madame de Mairan.

— Oui, et qui ressemble à un abordage. Si c'est ainsi que M. de Surville

forme ses élèves, on doit croire qu'il prend les femmes pour des ennemis.

— Il ne m'a jamais donné pour elles que l'exemple du respect; mais en donnant avec franchise et si promptement l'essor aux sentimens que vous m'avez inspirés, je n'ai fait que remplir la promesse faite à mon ami.

— Quoi! vous avez promis à M. de Surville de m'aimer et de me le dire.

— En le quittant, mademoiselle, ni lui ni moi ne savions que j'aurais le bonheur de vous voir; mais nous nous sommes juré depuis long-temps de n'être point heureux l'un sans l'autre, et je lui ai promis que je dirais à la personne qui m'inspirerait un sentiment sincère, *Mademoiselle, il faut que vous m'aimiez, parce que le bonheur de mon capitaine en dépend.*

— Cela est très-touchant! Ainsi

votre ami a un bonheur tout prêt, qui n'attend que le vôtre.

— Je ne dis pas cela, mademoiselle; je me borne à souhaiter de pouvoir lui donner l'exemple.

— Cependant, vous venez d'observer, il n'y a qu'un moment, qu'il n'a pas succombé à son malheur; il y a donc lieu de croire que vous ne dites pas tout.

— Je n'ai pu douter qu'il était devenu plus calme.

— Tu vois, ma chère Sophie, en s'adressant à madame de Mairan, ce que me coûte une couronne de fleurs.

— Tonnerre de ....., pardon mesdames; c'est qu'en effet il était question, je me le rappelle, d'une couronne et d'un mariage, et je vois que c'était mademoiselle qui était aimée par M. de Surville. —

Ici l'intrépide l'Abordage eut moins

de force que devant l'ennemi ; ses traits s'altérèrent, et ces dames ne purent douter de sa sincérité.

La toujours bonne madame de Mairan, qui s'intéressait à lui, lui demanda s'il se trouvait incommodé.

— Non, madame, mais je suis affligé de ce que je viens de découvrir. Si j'en juge d'après moi, M. de Surville ne pourra revoir impunément mademoiselle lorsqu'il reconnaîtra son erreur, et qu'il la retrouvera sans engagement.

— L'homme qui a pu me soupçonner et me croire coupable si légèrement ne m'avait jamais aimée.

— Permettez, mademoiselle, que je le justifie. Ses soupçons n'eussent sans doute jamais eu le même poids dans son esprit, s'il eût pu obtenir de vous un engagement positif, car je l'ai entendu dire plus de mille fois, sans

savoir qu'il parlât de vous : Elle n'a jamais voulu prononcer un serment, elle prévoyait sa légèreté, et voulait s'éviter un parjure.

— Quelle incroyable folie ! Un pareil serment n'arrête point le parjure ; et M. de Surville sait que si je le lui ai refusé, c'était pour ne mettre aucun obstable à sa fortune, par quelques moyens qu'elle pût se faire.

— Ce que j'entends, mademoiselle, ajoute à mon admiration et détruit pour moi tout espoir ; parce qu'en supposant de la part de mon capitaine les sacrifices les plus généreux qu'on puisse attendre de l'amitié, il vous est trop cher pour que j'ose espérer de vous le faire oublier.

— Quels que soient, monsieur, mes sentimens pour M. de Surville, je ne crois pas vous avoir donné lieu de compter sur les miens ; tous les hommes

me sont également indifférens; je ne m'exposerai plus à leurs soupçons, et ne veux entendre d'eux ni plaintes ni reproches.

— Ainsi, pour la première fois, l'Abordage connaît la crainte et le désespoir.

— Voilà bien les hommes, reprit la vive Sénange; ils affrontent tous les dangers, ils se glorifient d'un courage inaltérable, cependant ils tremblent devant l'objet qu'ils veulent obtenir, pour le sacrifier sans ménagement lorsque leur passion est refroidie ou satisfaite. Je ne sais ce qu'ils appellent courage, le mien est de voir sans envie le bonheur de ce que j'aime. J'aimais M. de Surville pour lui, je resterai son amie; je ne vois pas qu'il puisse vous être plus difficile de rester le sien et le mien. —

Après cette boutade, il s'établit

entre ces trois personnes, qui se connaissaient depuis si peu de temps, un silence réfléchi qu'il leur eût été fort embarrassant de rompre, et dans lequel chacun paraissait occupé à sa manière.

En effet, madame de Mairan voyait dans le brave l'Abordage un pis-aller de 30 mille livres de rente, qui n'était pas à dédaigner pour son amie.

Mademoiselle de Sénange, qui avait déja reconnu en lui un caractère franc et sensible comme le sien, commençait à remarquer que, sans avoir toutes les graces de Surville, il avait une taille avantageuse et une très-belle figure.

L'Abordage, qui connaissait les nouveaux liens de Surville et le mérite de Flora, n'eût pas été sans espérance s'il n'eût vu dans mademoiselle de Sénange, comme tous les amans, une beauté incomparable, qui devait né-

cessairement le rengager, et dans la fortune de son capitaine un moyen d'indépendance qui pouvait le porter à se dégager envers M. Emeling.

Avec des motifs si importans, cette rêverie se serait prolongée plus longtemps, si heureusement on ne fût venu leur annoncer le souper.

Il vient très-à-propos, dit madame de Mairan, car nous causions à l'anglaise, au lieu de nous réjouir de savoir hors de danger ce Surville qui nous a tant donné d'inquiétude. Il faut boire à sa santé.

— Ce sera de bon cœur, madame, car je l'aime plus que je n'aimerais un frère.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, sans contraindre votre excessive discrétion, comment des vainqueurs couverts de lauriers et des dépouilles de l'ennemi, sont sans domestiques, et ré-

duits à porter eux-mêmes leur valise?

— Mademoiselle, nous étions à bord servis par nos marins; mon ami, depuis la scélératesse d'un certain Lépine, n'avait point voulu en reprendre. En le quittant au Havre, je n'ai écouté que mon zèle pour seconder l'envie qu'il avait de passer quelques heures ici, et je me proposais de chercher demain deux domestiques, ainsi qu'il me l'a recommandé; un pour lui, et l'autre pour moi.

— S'il ne comptait passer que quelques heures ici, ma chère Sophie, tu vois que son projet n'était pas de nous voir.

— L'un n'exclut pas l'autre, mademoiselle: après vous avoir présenté son hommage, il serait parti pour Bayonne, où il ne peut se dispenser d'aller pour rendre compte de sa conduite à son père.

— Qui appelez-vous donc son père? demanda madame de Mairan.

— C'est M. Emeling, qui mérite bien ce titre, que lui donne M. de Surville.

— Hélas! il faut lui pardonner, car le sien était trop sévère pour lui.

— Ce père-là a sans doute une jolie fille, interrompit mademoiselle de Sénange?

— Je ne lui ai vu aucun enfant pendant tout le temps que nous avons passé auprès de lui.

— Est-ce que vous allez aussi à Bayonne, monsieur?

— Je me proposais, madame, d'y suivre M. de Surville; mais je ne l'y suivrais plus qu'à regret, et je ne partirai point que vous ne me l'ayez ordonné.

— Mes ordres seront que vous restiez. —

Julie n'applaudit ni ne blâma son amie de cette disposition, et l'on ne peut douter qu'elle fût intérieurement charmée que l'Abordage ne se fût point adressé à elle pour obtenir cette espèce de permission de lui faire agréer ses vœux.

Madame de Mairan s'étant levée de table, on convint que l'on serait debout avec le jour pour prendre les moyens d'aller au-devant de Surville, et de l'engager à se loger ailleurs que dans sa petite campagne.

CHAPITRE LXVII.

Précautions inutiles.

Les dames, pour rencontrer Surville, qui devait arriver dans le jour, et pré-

venir son arrivée dans leur maison, étaient convenues d'aller se porter à la barrière des Champs-Élysées, qui est la route la plus ordinaire de Rouen en passant par S.-Germain en Laye; que là, dans un carrosse, elles attendraient au passage toutes les voitures, et que Ferdinand à pied, appuyé contre cette barrière, examinerait attentivement s'il n'y verrait pas un jeune homme à longues moustaches, gilet écarlate brodé en or, pantalon jaune ou blanc, ayant un sabre suspendu à une chaîne dor enrichie de pierreries.

L'Abordage devait, pendant qu'elles y seraient, passer chez M. de Clairac et à l'hôtel des Étrangers, et laisser une lettre dans chacun de ces endroits, au cas qu'il eût pris envie à Surville d'y aller. Cet hôtel lui ayant été indiqué comme point de ralliement, il était aussi convenu qu'il y arrêterait un

logement pour lui, où il retournerait après avoir reconduit les dames; et que vers trois heures il irait les rejoindre aux Champs-Élysées, où ils dîneraient ensemble, pour pouvoir continuer leur faction jusqu'au soir.

Ces arrangemens pris, ils partirent dans les petites voitures qui se trouvent au village, emmenant avec elles leur femme-de-chambre, qui serait restée seule et sans provisions, et l'illustre Ferdinand, qui était très-aise de voit qu'il passerait un jour hors de cette retraite.

A Paris, les dames montèrent dans un carrosse, et se séparèrent de l'Abordage.

La chaîne des événemens me ramène à la maison qu'elles venaient de quitter, où, quoiqu'elles en eussent fermé toutes les portes, de nouveaux venus allaient s'établir.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit à la

fin de l'un des chapitres de cette histoire, sur le danger des doubles clefs, on se souviendra que Lépine était resté possesseur de celles qu'il avait reçues pour la commodité du service de son maître.

Le hasard ayant voulu que, malgré toutes les courses de ce brigand, il les eût conservées, on va apprendre de lui-même pour quel motif il en faisait usage.

Introduit à l'aide de ces clefs, avec Lambin et un autre de ses compagnons, jusqu'à la salle à manger, il s'y arrêta et leur parla en ces termes :

Depuis l'évènement qui nous a forcé d'abandonner notre paisible habitation, et de parcourir le Poitou et l'Anjou, vous savez, mes amis, que nos travaux, réduits à la ruse, dirigés par la prudence, nous ont produit si peu, que la plupart de nos camarades nous ont abandonnés, les uns pour renoncer au

métier, les autres pour se réunir à d'autres troupes. La nôtre, réduite à six, s'est soutenue par l'intelligence de Proly, notre lieutenant, que nous avons laissé à Tours. Il vient de m'écrire pour me prévenir que tandis que j'étais avec vous à Paris, à préparer les moyens de tenter de grandes aventures, il venait de s'en offrir une qui nous mettrait en état de prétendre aux plus brillantes. Voici ce qu'il me marque :

« En me promenant aux environs de « cette ville, j'ai eu le bonheur de se- « courir un vieillard dont la chaise « venait de se briser, et de le préserver « de toutes blessures ; son domestique, « moins heureux, est obligé de rester « jusqu'à parfaite guérison. Le maître, « impatient d'arriver pour obtenir l'ap- « pui du gouvernement français au- « près de celui d'Angleterre, en faveur « de je ne sais quelle personne, a ac-

« cepté de partager ma voiture pour « se rendre à Paris. Tu sens bien que « je me suis pourvu d'une chaise ; que « mes gens sont nos deux camarades ; « que je ne perds pas de vue ce vieil- « lard, qui est muni d'or et d'effets « au porteur, et que tu n'as pas un « instant à perdre pour te mettre en « état de recevoir cet hôte, à qui j'ai « su persuader que j'étais un person- « nage d'importance.

« Je t'envoie cette lettre par Ger- « main, que tu renverras au-devant de « moi sur la route d'Orléans, pour qu'il « nous guide jusqu'à la maison où tu « jugeras à propos de nous recevoir. « Nous arriverons après-demain au « soir. »

Pressé comme je l'étais par cette nouvelle, je me suis souvenu que j'avais toujours gardé une des trois clefs que mon ancien maître avait fait faire

pour cette maison, et que la jouissance étant encore à lui, il se pourrait que je la trouvasse encore vide. J'y suis venu hier de grand matin; et sur ce qu'on m'a dit au village, que ceux qui l'avaient habitée étaient absens, j'y suis entré, et j'y ai, en effet, tout retrouvé comme je l'avais laissé.

Cette heureuse circonstance m'a déterminé, j'ai fait repartir Germain, qui attendra Proly à la barrière, avec des chevaux de louage qu'on attelera à la chaise, afin d'arriver ici sans bruit et sans éclat, et de pouvoir renvoyer le tout après qu'ils seront descendus à la porte.

Quand nous aurons fait souper le voyageur avec les provisions que nous avons apportées, nous le dévaliserons, et lui laisserons pour dédommagement la jouissance de cette jolie maison.

Nous allons nous établir dans un pa-

villon séparé, qui se prolonge depuis la cour jusqu'au jardin : il y a une cuisine, un office et une salle à manger, c'est ce qui convient à la réception.

Toi, Lambin, tu vas rester dans un réduit près cette antichambre ; c'est une grande armoire où tu peux tenir debout et caché, et d'où tu entendras tout ce qui pourrait se passer ici, parce que si, contre toute attente, il y avait des survenans, ce serait abondance de fortune. Songe à ne point avoir de ces faiblesses humaines auxquelles tu es sujet, et que le moindre petit remords te coûtera ta pitoyable cervelle.

Pour conclusion, il lui montra son poste, en lui annonçant qu'il allait lui apporter de quoi vivre jusqu'à ce qu'il vînt le relever.

Il avait à peine terminé ces dispositions menaçantes, et placé son factionnaire, que, par une porte opposée,

qui répondait à un escalier dérobé qui aboutissait au jardin, il survint trois voyageurs : c'était Surville, la belle Flora et sa suivante.

Le jour, qui paraissait plus avancé dans une maison entourée d'arbres, fit remarquer à Flora ce que cette situation avait de mélancolique. Vous avez choisi là, mon cher frère, lui dit-elle, une maison bien isolée. Croyez-vous que nous y soyons en sûreté?

— Quel danger pourrait-il y avoir dans une maison que j'ai déja habitée; c'est la première propriété que j'aie eu de ma vie; le premier endroit ou j'aie goûté le bonheur d'être libre, et je me suis fait un plaisir singulier d'y passer quelques heures avec vous. Nous en partirons demain, l'inquiétude de notre tendre père ne nous permettant pas de nous arrêter.

— Vous savez, cher frère, que je

serai toujours sans crainte lorsque je ne vous en verrai point.

— Pour achever de vous rassurer, je vais voir si quelque chose me fera connaître que l'Abordage y soit venu. —

Il ouvrit le salon, et y ayant reconnu le manteau et les pistolets de son ami, placés sur un fauteuil, il se hâta de rentrer et d'assurer Flora que l'Abordage ne pourrait tarder à revenir de Paris, où il aurait préparé les moyens de continuer leur route. En attendant, ajouta-t-il, je vais vous conduire dans une retraite particulière, où nous trouverons de quoi nous occuper en attendant son retour, et tout ce qu'il faut pour y voir plus clair.

On se doutera bien qu'il fut se renfermer avec sa chère sœur et la femme-de-chambre, dans l'appartement secret dont on a déja vu la description.

Lambin sortit de son armoire en les regardant avec regret. Il est bien malheureux, dit-il, que j'aie craint d'effrayer les dames, j'aurais averti ce cavalier ; je périrai plutôt que d'exposer de si honnêtes gens. Il faut espérer que ce jeune homme reviendra seul, et que je trouverai une occasion plus favorable.

Tandis qu'il se livre à cet espoir, je retourne aux deux amies de Surville, qui l'avaient attendu en vain, parce qu'il avait pris la route de Pontoise, pour, en arrivant à St.-Denis, quitter son carrosse public, et profiter des petites voitures qui pouvaient le conduire à Bondi.

Les dames, lasses d'une attente si vaine, avaient pris le parti de revenir. Mademoiselle de Sénange, qui n'était point craintive comme son amie, la rassurait en lui disant qu'un éclaircis-

sement facile convaincrait le général que le hasard avait tout conduit, et qu'au surplus sa rencontre avec son fils ne pouvait qu'être satisfaisante, puisqu'il le retrouverait riche et plus avancé que n'auraient pu faire vingt années du service de la marine.

Elles rentrèrent donc avec l'Abordage quelques instans après la retraite de Surville, et par la même porte par où il était arrivé.

Comme elles passaient du salon dans leur chambre, Lambin essaya de se faire entendre de Ferdinand, qui fermait la marche; mais, au premier son de voix, le poltron, qui crut au moins entendre le diable, se garda bien de tourner la tête, et, à grands pas, se rapprocha des dames.

Ce qui les occupait en ce moment était de savoir si elles laisseraient en aller l'Abordage. Dans ses courses à

Paris, il avait été porter des lettres de madame de Mairan pour rappeler le cuisinier et la fille de cuisine, dans l'espoir qu'ils se rendraient à Bondi le jour même; mais ces deux domestiques s'étant trouvés absens, il n'y avait plus lieu de compter sur leur retour que le lendemain. Les deux dames, n'étant donc pas trop rassurées avec un homme aussi nul que Ferdinand, penchaient pour garder l'Abordage, quoiqu'il eût emporté le matin et laissé sa valise à l'hôtel des Etrangers. Cet obstacle ne pouvait les arrêter; un marin fait sa toilette de nuit avec un mouchoir.

Tandis qu'elles délibèrent, deux survenans me rappellent à l'antichambre. L'un disait à l'autre: Mon général, il faut convenir que, dans une maison où vous êtes attendu, on n'a guere pris le soin d'éclairer l'escalier; sans le se-

cours de la lune nous nous serions cassé le cou.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, mon ami; madame de Mairan, que je voulais surprendre, ne m'attend sûrement pas aujourd'hui : mais j'ai entendu, dans un pavillon que j'ai aperçu en passant dans la cour, les voix de plusieurs hommes, et des expressions inconvenantes dans une maison habitée par ma femme. Nous serions-nous trompés, ou cette chère épouse serait-elle exposée à quelque danger?

— Nous n'avons pu nous tromper, il n'y a qu'une maison. Quant au danger, mon général, vous en valez cent, et vous savez que *la Valeur* ne crains rien.

— Tais-toi; il ne s'agit pas de valeur où il faut de la prudence. Reste là : je vois une porte entr'ouverte (c'etait celle du petit escalier); tandis que j'écoute-

rai par-là tu resteras ici, et au premier mot nous nous rapprocherons.

A l'instant que le général arrivait dans le corridor du petit escalier, l'Abordage, qui voulait descendre à la cour, parut dans l'antichambre un flambeau à la main. Qui vive? dit-il apercevant un militaire.

— La Valeur.

— J'en suis charmé; et moi l'Abordage, en posant son flambeau sur une table.

— Voilà un nom de corsaire.

— Et je m'en fais honneur.

— C'est ce que nous allons voir, dit la Valeur en tirant son sabre. —

Jamais l'Abordage n'avait reculé à pareille invitation. Les armes étaient donc déja croisées, lorsque le général revint attiré par le bruit.

Il ordonnait aux combattans de suspendre, lorsque Lambin, s'élançant de

sa cachette, vint les supplier de réserver leur courage pour le danger qui les menaçait tous, des brigands s'étant, ajouta-t-il, introduits dans la maison.

Ils prêtaient tous trois leur attention à cet avis, lorsque parurent à-la-fois madame de Mairan, son amie et la femme-de-chambre, que Ferdinand avait alarmées.

Ce qui mit le comble à la surprise générale fut de voir Surville, qui avait entendu la voix de Ferdinand, et qui arrivait une lumière à la main.

Une semblable situation est plus facile à imaginer qu'à peindre. L'Abordage rompit le premier le silence en s'adressant à Surville.

Cher capitaine, lui dit-il, quel bonheur de vous revoir!

— Comment! monsieur, seriez-vous, interrompit le général d'un ton sévère, un capitaine de brigands?

— Je n'ai jamais, mon père, commandé que des gens d'honneur. En voici un, montrant l'Abordage, qui est mon ami, et digne d'être le vôtre.

— Et comment se fait-il que vous soyez chez ma femme sans que j'aie été prévenu de votre retour?

— Je suis sûrement honoré de me trouver avec madame, et avec vous; mais je suis ici chez moi. Il n'y a guère plus d'une heure que je suis arrivé, et c'est un mystère pour moi de me trouver entouré de ma famille.

— J'ai été témoin de l'arrivée de monsieur dit Lambin.

— Que veux donc dire cet homme, interrompit encore le général, avec ses brigands.

— Ce que je dis, monsieur, n'est que trop vrai. Un ancien valet de monsieur votre fils y est arrivé, et est entré ce soir, à l'aide d'une clef qui lui est

restée ; il est en bas dans le pavillon, avec quatre autres, pour y faire un mauvais coup. J'ai le malheur d'être de leur bande, ils m'ont posté ici pour m'éloigner, parce qu'ils se défient de moi : j'en profite pour vous sauver et obtenir ma grace de vos bontés. J'ai déjà voulu avertir ce domestique, mais il s'est enfui quand il a entendu ma voix.

— Qui nous répondra de toi, malheureux ?

— Monsieur, voici mes armes ; mais parlons bas je vous en supplie ; s'ils entendaient nous serions tous victimes.

Eh bien ! monsieur le corsaire, dit avec amertume M. de Mairan, vous voyez que nous pouvons être victimes de vos anciens désordres.

— Il n'y en a point, mon père, à avoir loué une maison où je me trouve exposé comme vous. J'ai déja manqué

être la victime de ce domestique, que je n'avais aucune raison de soupçonner : le seul tort dont je me sente coupable, est de ne lui avoir pas retiré la clef dont il s'est servi aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir de danger pour vous qu'après qu'ils m'auront ôté la vie ; et j'espère me rendre maître de ces brigands sans aucun danger.

— Que comptez vous faire ?

— Il sont dans un pavillon dont toutes les fenêtres ont des barreaux de fer ; je vais fermer sur eux une grille qui nous en rendra maîtres comme s'ils étaient en prison ; il ne s'agit que d'éviter le bruit. Donnez-moi votre dragon, ou mon ami, à votre choix, afin que les deux battans soient fermés en même-temps.

— Il serait affreux, monsieur, que je fusse réduit à me défier de vous. Prenez qui vous voudrez. —

Il appella l'Abordage, et sortit.

Tandis que chacun reste, en attendant leur retour, dans une anxiété cruelle, je vais reprendre haleine pour commencer un autre chapitre.

CHAPITRE LXVIII.

Ruse de guerre.

L'INQUIÉTUDE et l'impatience étaient à leur comble; les minutes paraissaient des siècles : mademoiselle de Sénange n'y put tenir. Je vais dit-elle au secours de nos généreux défenseurs. Elle prenait en effet un flambeau, quand Surville et l'Abordage parurent en annonçant le succès de leur ruse.

Il ne reste plus qu'à faire fusiller ces coquins-là, dit le général. Je vais faire

demander de ma part à l'officier commandant le détachement de chasseurs cantonné à Bondi de m'envoyer dix hommes ; nous aurons bientôt fini cette affaire.

Ah ! monsieur, s'écria Lambin, vous feriez périr un voyageur qu'ils ont entrainés dans le piège, et qu'ils se proposaient de dévaliser cette nuit. C'est un homme riche qu'ils ont amené de Tours, et qui vient à Paris pour solliciter quelque chose auprès du gouvernement : ils ne manqueraient pas dans leur désespoir de le massacrer.

Surville, attendri sur le sort de cette victime, pria son père de le laisser maître de diriger l'opération militaire, en accompagnant la Valeur auprès de l'officier.

Faites : je serais pourtant curieux de connaître vos dispositions.

Les voici : je suis assez connu dans

ce village pour obtenir que les filles et les garçons viennent fêter mon retour. Pour y réussir je n'épargnerai pas la dépense, ils viendront danser dans la cour et dans le jardin, la troupe sera mêlée avec eux sans affectation. Quelques paysans, qui seront instruits, demanderont aux brigands pourquoi ils ne viennent pas avec eux; ils ne manqueront pas de répondre qu'ils se trouvent enfermés: on leur ouvrira; ils en profiteront dans l'espoir de s'évader; on les contraindra de danser, et, pendant qu'ils danseront, un détachement armé les enveloppera.

A merveille, M. le capitaine, vous entendez la petite guerre, et j'approuve votre projet; partez avec la Valeur, et emmenez avec vous cet homme, que vous ferez garder simplement jusqu'à nouvel ordre. Ils partirent conduisant Lambin au corps de garde.

La sincérité et la bravoure de Surville avaient commencé à ramener son père; pendant son absence madame de Mairan et l'Abordage lui donnèrent tous les éclaicissemens relatifs à leur singulière réunion dans cette maison. On ne pouvait se lasser d'admirer les jeux du hasard, et la bonté de la Providence qui les préservait par des voies si extraordinaires; enfin, la sécurité revenait dans tous les cœurs, quand on entendit le bruit des instrumens.

La bande joyeuse étant entrée dans le jardin, la danse commença, et toute la compagnie s'y rendit et se porta du côté où elle ne pouvait être apperçue des brigands.

Ce qu'avait prévu Surville ne manqua pas d'arriver. Sur l'invitation des paysans, les voleurs répondirent qu'on les avait enfermés par mal-adresse ou par malice, mais qu'ils ne dêman-

daient pas mieux que d'être de la fête.

On leur ouvrit; mais un gros de chasseurs obstruant le passage du coté de la porte cochère, ils furent forcés de se tourner vers la danse, où les jeunes filles les engagèrent : insensiblement ils se virent entourés de militaires et dansant avec eux. Surpris de ne plus danser qu'avec des hommes, ils voulaient cesser; mais ces danseurs avaient leurs instructions, et un détachement armé qui s'était avancé en silence acheva de les éclairer sur leur sort. A la vue des bayonnettes, ils tirèrent leurs armes de dessous leurs habits pour essayer d'échapper en combattant; mais Lépine et le lieutenant furent désarmés, ceux qui atteignaient déja le haut des murs furent forcés d'en descendre par une décharge de mousqueterie qui les étendit mort sur la place.

Cette scène tragique avait effrayé et dispersé les dames. Elles se remirent enfin : on se railla ; les morts furent emportés au village, et les deux brigands, conduits en présence du général et de Surville, qui se hâta de leur demander ce qu'ils avaient fait du voyageur qu'ils avaient amené dans la maison, et de son argent.

L'un et l'autre sont dans l'office ; on n'a fait aucun mal à ce voyageur, et vous pouvez en avoir la preuve à l'instant. L'officier commandant le détachement et deux chasseurs coururent le chercher, et l'apportèrent dans leurs bras ainsi que sa valise et son portefeuille. Il était dans la situation d'un homme qui avait cru sa perte infaillible ; cependant il allait remercier M. de Mairan de sa délivrance comme le plus apparent de la compagnie, lorsque Surville et lui se reconnurent.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre : on n'entendait plus que, Mon père ! Mon fils ! quoi ! c'est vous ! je vous devrais la vie, cher Surville ! Hélas ! j'ai perdu ma fille, ta sœur, je venais la réclamer ; un Anglais..... Calmez-vous, elle est retrouvée, je l'ai reprise à ce capitaine ; c'est celui que j'ai combattu..... Serait-il possible !... Je vous l'ai écrit... Où est-elle ?.... Vous allez la voir..... tout à l'heure ; je ne vous demande que le temps de la prévenir et de la conduire ici. Il partit comme un trait ; et le bon M. Emeling, noyé dans ses larmes, était l'objet des soins et de l'intérêt général.

Quant à Surville, son père le crut fou : les dames qui commençaient à se douter du mystère, ne savaient cependant où il allait prendre l'objet de tant d'inquiétude. Madame de Mairan demanda à l'Abordage s'il ne pourrait

pas leur donner l'explication de cette énigme.

Tous les secrets de mon ami étant connus ou près de l'être, je puis, mesdames, me permettre de vous faire le récit de nos avantures depuis notre arrivée en Espagne.

Il raconta succinctement la rencontre qu'ils y firent de mademoiselle Emeling qu'ils ne connaissaient pas, leur départ, la rencontre qu'ils en avaient faite en mer, leur combat, la valeur de son ami, comment la belle Flora était tombée au pouvoir de l'Anglais, les services de ladi Hunter, enfin leur arrivé au Havre.

Tout était éclairci; madame de Mairan reprochait au conteur sa discrétion, M. Emeling le remerciait, lorsqu'enfin parut la belle Flora qui s'était habillée à la hâte, tandis que Surville la préparait à revoir son père.

Après les premiers épanchemens, Surville la présenta à madame de Mairan qui lui tendit les bras. Julie, non moins généreuse envers une rivale à qui elle n'avait rien à reprocher, lui fit sincèrement toutes les caresses auxquelles elle eût pu se refuser.

Cependant il fallait prononcer sur le sort des brigands, et renvoyer l'officier et la garde qui avaient servi avec tant de zèle.

Lépine se cachait le visage de peur de rencontrer les regards de son maître.

Le général ordonnait de les livrer à la justice, lorsque le lieutenant Proly invoqua d'une voix ferme la bonté de Surville. Je sais, monsieur, lui dit-il, que nous ne méritons de grace de personne; mais nous avons tous deux quelques droits à la vôtre. Votre cœur vous reprocherait immanquablement de ne

s'être pas souvenu que Lépine n'a pas été, à votre égard, aussi coupable qu'il pouvait l'être; j'ai là-dessus des détails à vous donner que vous ignorez et qui intéresseront votre sensibilité. Veuillez-donc suspendre toute charge sur laquelle il ne serait plus temps de revenir, jusqu'à l'entretien que j'ose vous demander, et qu'un homme aussi généreux que vous ne me refusera pas.

Ce ton très-surprenant dans un coupable intéressa Surville. Son père ne voulait rien entendre : tout le monde insista pour suspendre, dans un jour de bonheur, tout acte de sévérité; et il fut arrêté que les deux bandits resteraient sous la garde militaire jusqu'à plus amples éclaircissemens.

Il restait à savoir où Surville avait pu cacher la belle Flora, et rester si tranquille sur son sort.

Il découvrit qu'il y avait un appar-

tement secret au fond de celui qu'ils connaissaient déja; que c'était ce qui avait empêché madame de Mairan d'être instruite de son arrivée; que quant au danger, celui de mademoiselle Emeling étant celui de tous, il avait travaillé pour elle en travaillant au salut général.

Il me reste à t'en récompenser, dit M. Emeling, et je ne veux pas remettre plus loin, si M. de Mairan le permet, pour te donner, avec cette Flora que tu as sauvée deux fois, toute ma fortune.

Vous faites trop d'honneur à mon fils, monsieur, pour que je n'en sois pas flatté, et je lui fais mon compliment d'avoir su, en prenant le chemin de la folie, trouver la fortune et le bonheur. Il tendit en même-temps la main à mademoiselle Emeling, l'embrassa et l'appela sa fille.

Surville, enchanté, cherchait des yeux l'Abordage. Mon bonheur se prépare, mon ami, lui dit-il, songez qu'il dépend aussi du vôtre; jusques-là le mien sera suspendu.

Capitaine, voilà une superbe frégate que j'ai attaquée hier, mais elle fait résistance, et je désespère de m'en emparer. Il n'y a pas moyen d'aborder; il n'y aurait que le secours de madame de Mairan qui pourrait me faire réussir. Veuillez obtenir d'elle une bordée en ma faveur.

Cette singulière supplication fit rire; mais ce n'est pas une défaveur que de faire rire ses juges.

Surville, à qui la présence de mademoiselle de Sénange, avait fait connaître combien il était coupable, dit à madame de Mairan, sans oser lever les yeux, je sais madame, que je suis indigne des bontés dont vous m'avez

toujours honoré ; aussi n'est-ce pas sur ma prière que je compte, mais sur le mérite de mon ami, pour obtenir votre protection en sa faveur.

— Il mériterait bien, dit madame de Mairan, que je l'abandonnasse à ses propres forces pour le punir de tous ses mytères ; mais je ne veux écouter que mon inclination pour lui, et je joins mes prières aux siennes auprès de ma chère Julie.

— En vérité, mon amie, cela n'est pas raisonnable ; ce serait un mariage tombé des nues.

— Ce sont ceux qui réussissent les mieux, dit le général.

— Que ferais-tu à ma place, ma chère Sophie ? J'en appelle à toi-même.

— J'amenerais pavillon, puisque je ferais deux heureux à-la-fois. Ne desirais-tu pas le bonheur de M. de Surville ?

— Je me rends, monsieur, dit-elle à l'Abordage. A celà près de votre discrétion, qui était excusable, votre franchise m'a intéressée, et j'y réponds par la mienne. —

Cette nuit orageuse allait être terminée par le jour. On fit coucher M. Emeling qui en avait besoin ; les dames s'arrangèrent ensemble, les hommes comme il purent ; le souper fut renvoyé au déjeûner, ainsi que toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances.

CHAPITRE LXIX.

Arrangemens de famille.

Surville, le premier éveillé, songea au moyen de satisfaire l'appétit de tant

de personnes, qui, comme lui, s'étaient couchées sans souper. Il emmena avec lui la Valeur, qui était attaché au général en qualité de valet-de-chambre, quoiqu'il n'eût pas encore quitté son habit de dragon.

Ils trouvèrent au village plus de ressources qu'ils n'en espéraient. Du laitage, des œufs frais, des pigeons, furent apportés en abondance, et préparés par le jardinier et sa femme; les vins, les liqueurs, qu'avaient laissés les voleurs, complettèrent le déjeuner. Ce point de réunion plut à la société, et chacun s'y dédommagea des privations de la veille.

Pour laisser le général paisible possesseur d'une maison à peine suffisante pour lui, on convint que monsieur et mademoiselle Emeling, Surville et l'Abordage, que je n'appellerai plus que Lesage, iraient s'établir, dès le jour

même, à l'hôtel des Étrangers, où le général et ses dames furent invités à dîner, ce qui donnerait à leurs gens le temps de s'établir et de pourvoir leur maison, où le lendemain la famille Emeling viendrait à son tour dîner.

Avant de se séparer, Surville et son père eurent ensemble un entretien particulier, dans lequel il dit au général, qu'ayant toujours eu le projet d'acquérir la petite maison où ils se trouvaient, il allait, le plutôt possible, conclure cette affaire, qui lui en assurerait la jouissance tant qu'elle lui serait agréable; que pour récompenser Lambin de les avoir sauvés, il l'en feroit le concierge, mais qu'auparavant il desirait l'éprouver, en l'employant à son service; qu'il le priait en conséquence, de vouloir bien donner ses ordres pour qu'il fût mis en liberté; que quant aux deux autres on s'en oc-

cuperait plus à loisir, les lumières qu'il tirerait de Lambin pouvant le guider sur le degré d'indulgence qu'il conviendrait d'accorder à ces scélérats.

Le général, revenu sur le compte de son fils, charmé de le trouver digne des faveurs de la fortune, ne le traita plus que comme un ami. Il approuva ses projets, lui donna l'ordre qu'il demandait, et lui rappela qu'il était son débiteur d'arrérages accumulés.

Si mon père, disait-il, daignait lire dans mon cœur, comme je le souhaite, il me permettrait de lui abandonner cet objet pour l'ajouter aux petites dépenses de madame de Mairan; il regarderait la fortune de son fils comme la sienne, et il en profiterait pour quitter le service et trouver le repos qu'il doit desirer.

— Tu t'es trompé, Surville, si tu as pris ma sévérité pour défaut de ten-

dresse ; ce n'était qu'amour de l'ordre, et la nécessité que je sentais de te renfermer dans les bornes d'une fortune bien médiocre. Depuis que je t'ai su occupé et livré à des choses utiles, ne pouvant prévoir que tu t'enrichirais, je t'ai traité comme madame de Mairan, et même mieux, parce qu'ayant reconnu ton affection pour elle, je comptais sur tes bons procédés. Mon testament est déposé, et en voici le double que je porte toujours avec moi ; tu y verras que mon cœur répondait au tien. Je peux donc accepter tes offres sans que ma délicatesse me reproche rien : nous en parlerons une autre fois. —

Surville embrassa les genoux de son père en lui disant : Voilà la joie la plus pure que j'aie éprouvée de ma vie.

Le général le releva, l'embrassa, et ils furent rejoindre leurs amis.

Surville ayant fait mettre Lambin en

liberté, lui donna ordre d'aller l'attendre à l'hôtel des Etrangers, où il ne tarda pas à se rendre avec M. Emeling.

Il tardait à ces deux amis de se voir seuls et de s'entretenir de leurs affaires. M. Emeling apprit à Surville qu'ayant été instruit par don Mendès de la funeste aventure de Flora, il était parti de Bayonne pour obtenir, par l'entremise du ministre de France à Londres, que sa fille lui fût rendue; qu'espérant peu de cette démarche, il se proposait de passer lui-même à Londres, et qu'il rendait grace au ciel, malgré le danger qu'il avait couru, de voir sa fille rendue à ses vœux beaucoup plutôt qu'il ne l'espérait.

Cet évènement, ajouta-t-il, ayant empêché le voyage de ma sœur et de son époux, notre premier soin doit être de leur écrire pour les tirer d'inquiétude, et les prier de nous venir joindre

ici. Cela donnera le temps à Lesage de faire venir de Marseille les papiers qui lui sont nécessaires pour que vous soyez mariés le même jour. Enfin, comme je sens bien qu'on ne peut se séparer qu'à regret d'une famille aussi intéressante que la tienne, et que je ne veux point mettre ta tendresse à cette épreuve, je vais me fixer à Paris et abandonner le commerce; je suis assez riche pour y renoncer. Nous n'aurons donc qu'un court voyage à faire à Bayonne, après ton mariage, pour terminer les affaires de mon commerce; et, en attendant don Mendès et ma sœur, nous ferons ensemble celui du Havre. L'objet qui nous y appelle est assez intéressant pour en prendre la peine.

Chacun se conduisit d'après ces dispositions, et les deux familles vécurent ensemble comme si elles étaient déja liées.

CHAPITRE LXX.

Où il est question pour la dernière fois de l'Épine et de Proly.

Le jour qui devait consommer leur union ne pouvait être fixé qu'après les réponses attendues de Marseille et de l'Espagne. Surville, avant de partir pour le Havre, crut devoir terminer l'affaire des deux détenus. Il se rendit donc à la prison de Proly, où il apprit de ce lieutenant tous les détails relatifs à la séduction de Lépine et à la conduite qu'il avait tenue à la Rochelle, détails qui le confirmèrent dans l'opinion qu'il avait déja que ce domestique n'avait pas été aussi criminel qu'il l'aurait pu, et lui apprirent que Proly avait approuvé et fortifié en lui le sentiment

qui lui donnait de l'horreur pour verser le sang de son maître.

Surville, surpris de ce reste de probité dans le cœur du scélérat Proly, ainsi que de ses manières distinguées, fut curieux de savoir ce qui avait pu l'engager dans le crime. Ce fut dans cette circonstance qu'il fit le récit abrégé de ce qu'il avait été et du dérangement de ses affaires qui l'avait réduit au désespoir. Ce récit ayant intéressé Surville, il lui demanda de le lui donner par écrit, et dans le plus grand détail, pour qu'il pût examiner avec son père ce qu'il serait possible de faire en sa faveur.

C'est d'après ce mémoire, joint à ceux de Surville, que l'on a vu l'histoire de ce lieutenant, placée comme il a paru le plus convenable à l'ordre des évènemens.

Lorsque le général eut l'entière con-

naissance de la vie qu'avaient mené ces deux brigands, il ne paru que plus disposé à les livrer à la justice, chacun ayant été dans une position à pouvoir vivre heureux, et rien ne les ayant nécessité au crime que leur inconduite. Cependant Surville ayant fait valoir auprès de son père le témoignage de Lambin, qui démontrait que toujours Proly les avait détourné du meurtre; que précédemment porté au désespoir par la perte rapide de sa fortune, il avait pris le seul parti qui reste à un homme de cœur, celui de terminer sa carière; et que si la chaîne des événemens, en le détournant de cette résolution, l'avait conduite au crime, il croyait voir dans cette circonstance une disposition du destin qui l'appelait à les réparer par une conduite exemplaire; qu'il osait en espérer autant de Lépine, que la vaine gloire et le défaut

d'instruction avait laissé succomber à une séduction trop au-dessus de ses lumières.

Le général, en cédant à ces dispositions indulgentes, voulait qu'on les fît passer dans la Guyane : Surville insista en démontrant à son père que ce serait les exposer à de nouvelles tentations, que de ne pas leur ouvrir les moyens de redevenir sages en devenant heureux ; qu'il osait entreprendre cette bonne œuvre à laquelle rien ne s'opposait, puisqu'il n'étaient dénoncés ni signalés dans aucuns tribunaux, et qu'il n'existait contre Lépine que la plainte qu'il avait été obligé de signer contre lui à la Rochelle, sur laquelle il était maître de revenir, et qui d'ailleurs était un objet oublié ; que quant à leur emprisonnement actuel, pour éviter la nécessité de les remettre à la justice criminelle, qui après l'éclat de leur avanture

dans le village les regardait déja comme une proie qui lui appartenait, on prendrait le moyen très-simple de les garder de manière qu'ils pussent s'échapper; qu'il allait les instruire de l'intention où il était d'établir Lépine en qualité de régisseur sur une des terres qu'il se proposait d'acquérir, et de donner à Proly le moyen de relever sa fortune en prenant la carrière du barreau, où l'appellaient ses talens et ses lumières; que d'abord il ne leur fournirait que le nécessaire pour se tenir à Paris dans une espèce de retraite jusqu'à son retour du Havre; que la conduite qu'ils tiendraient dans ce court espace déterminerait celle qu'il aurait avec eux.

Le général ayant cédé aux instances de son fils le laissa maître du sort de ces deux hommes, qui, touchés de la générosité de Surville, se rendirent dignes de ses bontés. Pour ne plus reve-

nir sur leur compte, j'anticipe sur le temps pour dire que Lépine se conduisit avec autant de probité qu'il avait eu de scélératesse; qu'il soigna les intérêts de son maître avec fidélité, se maria, et devint, comme cultivateur et père de famille, l'exemple et le modèle du canton. Quant à Proly, déja éclairé par l'expérience du monde, revenu de la sotte vanité d'y briller, il se livra aux affaires; il se fit une réputation d'intégrité et de désintéressement qui le fit rechercher, et servit à sa fortune. Elle fut consolidée par l'épouse d'un de ses collègues qui sut le faire revenir de ses anciennes préventions, en lui prouvant qu'il y avait des femmes supérieures à toutes séductions. Elle devint veuve; il l'épousa, et avec elle une clientelle qui eût été vendue plus de cent mille livres.

Après avoir songé à préserver des

scélérats d'une juste punition, et leur avoir procuré les moyens de recouvrer l'estime et le bonheur qu'elle procure, il eût été étonnant que Surville eût oublié ce qu'il devait à la tendre amitié de M. de Clairac. Aussi sa reconnaissance le conduisit-elle chez ce généreux ami pour lui apprendre son retour et l'engager à venir partager son bonheur.

De quelle consternation ne fut-il pas frappé, lorsqu'il apprit que cet ami, revenu depuis trois jours seulement d'un voyage de Bretagne, était malade et ne se laissait voir de personne.

Quelque chose qu'il put dire, quelqu'instance qu'il put faire, il n'obtint du valet-de-chambre de M. de Clairac, que la liberté d'écrire une petite lettre qu'il lui promit de remettre à son maître la première fois qu'il le sonnerait.

A peine Surville était rentré auprès

de M. Emeling, qu'on lui remit, de la part de M. de Clairac, le court billet que voici :

« Si j'eusse pu vous croire à Paris, « mon cher Surville, vous eussiez sû- « rement été excepté de l'ordre que « j'ai donné à mes gens, de ne laisser « entrer personne auprès de moi. Ve- « nez, mon ami, venez vîte ; jamais je « n'ai eu plus de besoin de communi- « quer avec un cœur sensible. »

Une aussi pressante invitation détermina Surville à remonter en voiture et à retourner de suite chez son ami, qu'il trouva extrêmement changé, et dans une situation à faire croire qu'il lui était arrivé des chagrins personnels, et de nature à avoir altéré sa santé.

Aux questions que lui fit Surville, il répondit que ce dont il le voyait si vivement affecté regardait un neveu qu'il venait de perdre par la catastro-

phe la plus funeste ; qu'il se proposait bien de confier à son amitié ce fâcheux évènement ; mais que pour faire diversion à sa douleur, autant que pour satisfaire le tendre intérêt qu'il lui portait, il le priait de lui faire connaître auparavant la situation de ses affaires, et si l'amour le traitait aussi bien que la forune.

Pour le satisfaire, Surville lui raconta tout ce qui était arrivé depuis la dernière lettre qu'il lui avait adressée de Bayonne jusqu'à sa réconciliation avec son père, et les preuves certaines que depuis son retour il avait reçu de son affection.

M. de Clairac, que ce récit avait attaché, et qui était extrêmement sensible au bonheur de son ami, ne put s'empêcher de s'écrier qu'il était bien heureux de n'avoir eu à combattre que des Anglais, ou des brigands,

que s'il eût rencontré des hypocrites, qui pour satisfaire leur passion se couvrent du masque respectable de la religion, sa bravoure et son courage lui eussent été inutiles.

Cette réflexion, échappée à M. de Clairac, comme un élan des sentimens douloureux dont il était affecté, ne fit qu'augmenter le desir qu'avait Surville d'en connaître la cause. Son ami, n'ayant pas moins d'envie de la lui apprendre, lui raconta l'histoire suivante.

CHAPITRE LXXI.

Histoire du chevalier de Serrans.

Vous vous rappelez sûrement, mon cher Surville, le vicomte de Serrans, qui n'avait que quelques années de plus que vous lorsque vous entrâtes

au corps de la marine. Ce jeune homme est mon neveu à la mode de Bretagne, étant le fils de mon cousin-germain du côté maternel. Je prenais à lui le plus tendre intérêt, et je travaillais de tout mon crédit à son avancement, sa fortune, en qualité de cadet, étant alors très-bornée.

Un voyage qu'il fit à St.-Domingue lui en procura tout-à-coup une très-considérable, un riche colon qui l'avait pris en amitié et qui n'avait point d'enfans l'ayant fait son légataire universel. Cette faveur du sort ne changea point son cœur, il revint à moi, aussi bon, aussi sensible qu'avant son départ, et toujours dans la ferme résolution de rester attaché à son corps, et de s'y distinguer par ses services.

Cependant, maître à vingt ans de choisir à son gré la femme qui lui

paraîtrait le plus propre pour faire son bonheur, je fus le premier à le porter à ne suivre que son inclination, et à compter pour rien toutes les considérations d'intérêts, ce à quoi il était naturellement porté par la noblesse de son cœur et son extrême sensibilité.

J'avais aussi, en lui donnant ce conseil, le desir de le préserver de toute espèce de désordre, ce que je craignais d'autant plus pour lui, qu'avec une belle figure, une tournure distinguée et une extrême vivacité qui ne lui permettait jamais de supposer dans un autre de mauvaises intentions, il ne pouvait manquer d'etre la dupe de toutes espèces de séductions. J'étais alors loin de prévoir que celle que j'aurais le moins redouté deviendrait la plus dangereuse. Nous étions alors à Rennes, où tous deux nous avions grand nombre de parens. Mes affaires

mayant appélé à Paris, je ne le revis que lorsqu'il se trouva engagé dans une affaire si sérieuse qu'il crut ne pouvoir attendre que de moi les conseils et les secours nécessaires pour se conduire dans une occasion aussi délicate.

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis que je l'avais laissé à Rennes. Je partis aussi-tôt sa lettre reçue, et fus le rejoindre à Lorient, où il m'attendait. Je le trouvai changé à son avantage, mais visiblement altéré par une inquiétude qui ne lui laissait prendre aucun repos. Après les premiers embrassemens, je m'empressai de lui demander ce qui lui était arrivé de fâcheux.

Tout ce qui ferait le bonheur, me dit-il, tout ce qui procurerait la plus pure félicité que puisse desirer un mortel se trouve, mon cher oncle, n'être pour moi qu'un abyme sans fond; j'ai

besoin de toute votre indulgence, de toute votre amitié. Si votre cœur ne sait compâtir aux faiblesses, ou plutôt aux malheurs, il est inutile que je vous confie les miens: je trouverai seul l'unique ressource qui reste dans une situation désespérée.

Je me hâtai de le rassurer; je le serrai sur mon cœur; je lui offris ma bourse, ma vie même s'il y avait quelque danger à partager avec lui, enfin tout ce que dicte l'abandon d'une tendre et sincère amitié. Parvenu à le calmer et à lui inspirer la confiance nécessaire, il s'expliqua en ces termes:

Après votre départ de Rennes, mon cher oncle, je n'y restai moi-même que quelques jours. Je fus à Nantes, où des affaires m'appelaient pour des retours qui m'étaient faits de mon habitation à Saint-Domingue, et qui venaient d'arriver dans ce port. Après y avoir réglé

mes intérêts, je me livrai aux plaisirs du carnaval; mais la société n'étant point dans cette ville aussi agréable qu'à Rennes, et rien n'y ayant fixé mon attention, je me proposais d'aller vous rejoindre à Paris lorsqu'un camarade m'engagea à faire avec lui le voyage de Lorient, où il allait s'embarquer pour l'Ile-de-France sur la frégate *la Diligente.* Je me déterminai avec d'autant plus de facilité à ce voyage, qu'ayant des fonds à employer je voulais y faire quelque opération à la grosse aventure, ce que je réalisai facilement avec les armateurs de ce port.

Le camarade que j'avais accompagné voulut absolument avant tout me présenter à l'abbesse d'une abbaye célèbre qui n'est qu'à deux petites lieues de cette ville. Je ne sais si un pressentiment de ce qui devait m'arriver m'avait porté à le refuser, car ce ne fut

qu'à son troisième voyage à cette abbaye, et après des instances réitérées, que je cédai à ses desirs. Vous me remercierez, me dit-il; madame l'abbesse, ma parente, est une femme aimable, encore jeune, qui vous accueillera avec plaisir. Elle est entourée de dames pensionnaires, toutes d'une éducation distinguée, et de novices charmantes dont le coup-d'œil est vraiment enchanteur. Vous y retournerez de vous-même, ne fût-ce que pour vous délasser d'entendre parler de thé, de café, de mousseline et de nankin. Enfin je partis avec lui pour cette abbaye, où je trouvai en effet tout ce qu'il m'avait annoncé. Madame l'abbesse me reçut avec une politesse aisée, et me fit des reproches obligeans de m'être fait desirer si long-temps. Je m'excusai assez mal-adroitement en reconnaissant que mon jeune camarade m'avait annoncé

sous des couleurs trop avantageuses. L'arrivée de plusieurs dames et de quelques religieuses mit fin à mon embarras en rendant la conversation générale. Parmi les dames j'en reconnus plusieurs que j'avais vues à Rennes, et qui étaient liées d'amitié avec ma famille, ce qui me fournit un nouveau motif d'admission dans cette retraite.

La liberté dont on y jouissait permettait à madame l'abbesse d'admettre à sa table et dans l'intérieur de l'abbaye des personnes du dehors. Je fus donc invité par elle pour ce jour, et pour tout ceux où je voudrais venir partager sa solitude. Jusque là je ne me promettait pas d'en abuser ; mais lorsqu'au nombre des personnes admises au dîner de madame l'abesse, il vint se joindre deux novices, je changeai bientôt de sentiment. La sœur Euphémie n'eut pas plutôt mis le pied dans l'appartement

que je fus frappé d'admiration pour l'être céleste qui s'offrait à ma vue, et en même temps pénétré d'un sentiment d'autant plus facile à distinguer, que jusqu'alors aucune femme ne me l'avait fait éprouver.

Madame l'abbesse, après avoir adressé des choses obligeantes à ces deux jeunes personnes, dit particulièrement à la sœur Euphémie qu'elle espérait pour ce soir lui voir faire diversion à sa tristesse ordinaire en faveur du cavalier que lui avait amené son neveu, et qu'elle ne lui laisserait pas emporter l'opinion que la maison qu'elle habitait ne fût qu'un séjour désagréable. En même temps elle me fit apercevoir par la belle Euphémie, qui avait dépassé l'endroit de la salle où j'étais assis avec les dames : elle se tourna à peine vers moi, et se hâta de répondre qu'elle

aurait toujours grand plaisir à faire ce qui pourrait lui être agréable.

Pendant le dîner, où je fus placé auprès de l'abbesse, j'eus le plaisir de pouvoir admirer l'être charmant qui s'était emparé de mon cœur, mais j'eus soin que mes regards ne pussent ni l'embarrasser ni être remarqués. Descendu au jardin, après un moment qu'il fallut donner à l'office, je me trouvai assez à l'écart, avec une des dames de Rennes dont j'étais le plus connu, pour pouvoir, sans marquer d'autre intérêt que celui qu'on prend à de jeunes personnes, faire quelques questions sur l'une et l'autre novice. Je sus de cette dame, naturellement disposée à parler, qu'Euphémie, restée orpheline, était entrée en religion pour obéir aux dernières volontés de son père, qui ayant eu le malheur d'être ruiné par un

procès, et ne pouvant supporter l'idée d'une mésalliance, avait exigé que sa fille renonçât au monde plutôt que de devoir son aisance et son bonheur à un roturier, ou à un gentilhomme d'une naissance inférieure à la sienne; que la jeune personne, qui ne manquait ni de fierté ni d'élévation dans l'ame, s'était déterminée d'autant plus facilement pour le cloître, qu'il lui était resté des débris de sa fortune de quoi payer une dot considérable, c'est-à-dire telle qu'on l'exigeait dans cette abbaye, et qu'elle jouissait en outre d'une rente sur les états de la province, qui faisait d'elle une novice à ménager, et pour l'avenir, une religieuse à considérer. Aussi a-t-on pour elle beaucoup d'égards et de complaisance, car sa vocation ne parait pas bien prononcée, et l'on n'épargnera rien pour ne pas la laisser échapper, jusqu'à

prolonger son noviciat si elle le desire.

Ces détails me satisfirent en ce qu'ils me laissaient la possibilité, avant qu'elle eût prononcé ses vœux, de la tirer d'esclavage, si j'étais assez heureux pour parvenir à lui plaire. De ce moment je formai le dessein de me ménager tous les moyens d'avoir dans l'abbaye un accès facile et fréquent. En conséquence j'offris mes services aux dames pour faire leurs commissions à Lorient, et j'en eus plus que je n'en désirais, excepté de madame l'abbesse et de la belle Euphémie, qui toutes deux m'assurèrent qu'une autre fois elles profiteraient de ma bonne volonté.

Je n'abuserai, mon cher oncle, ni de votre complaisance, ni du temps qui est précieux, pour vous raconter combien il m'était difficile de parler en particulier à Euphémie, ni par com-

bien de soins et de patience je réussis à l'intéresser et à lui plaire; j'y étais parvenu, sans en être sûr, lorsqu'un jour l'abbesse s'avisa de me demander si je n'avais pas encore songé à faire choix d'une compagne.

— Plus d'une fois, madame, lui répondis-je; mais je serais si difficile, j'ai à cet égard des idées si bizarres, que je crois raisonnable d'y renoncer.

— Sûrement vous n'exigez pas l'impossible?

— Non, madame; mais je voudrais être aimé pour moi, sans égard au rang, à la fortune, à aucune des considérations humaines, enfin être sûr que ma femme m'aurait aimé dans les déserts du Canada, sous la fourrure d'un Algonquin comme sous l'uniforme de la marine; c'est ce qu'on appelle amour pour amour, et cela est rare.

— C'est avec ces belles phrases, in-

terrompit une religieuse d'environ trente ans, qu'on nous abuse, en nous peignant un sentiment que nous avons la faiblesse d'éprouver, et que nous n'obtenons jamais.

—Je crois, lui dis-je, madame, que le doute de l'avoir obtenu n'est que pour nous, et que toute femme faite pour plaire est aussi sûre de l'inspirer que de le sentir.

— Je le souhaite pour elles, nous dit cette religieuse d'un ton revêche et d'un air sévère qui répondait à sa désagréable figure, puis, nous faisant une courte révérence, elle se retira.

— Vous venez de blesser au vif la sœur Thecle, me dit la dame rennoise dont je vous ai déja parlé; le dépit d'une passion malheureuse l'a conduite ici, et lui dire qu'une femme faite pour plaire obtiendra ce qu'elle n'a pu obtenir, c'est lui rappeler que la na-

ture lui en avait refusé les moyens.

— Monsieur, dit obligeamment l'abbesse, ne pouvait deviner sous l'extérieur austère de la sœur Thecle un cœur sensible; elle aurait tort de se fâcher.

— Je le crois aussi, madame, reprit ma compatriote, car, sans sortir de cette maison, je trouverais quelqu'un qui pense exactement comme M. de Serrans.—

Un regard jeté sur Euphémie, le soin qu'elle prit de détourner la tête pour cacher un peu d'émotion, ne me permit pas de douter que c'était d'elle qu'on me parlait.

L'abbesse dit à son tour : Si quelqu'un à tort dans tout ceci, c'est moi: je n'aurais pas dû, par une question indiscrete, tourner la conversation sur un sujet qui nous est interdit. Elle me présenta la main, et nous descendîmes

au jardin. Là le hasard me servit mieux que je n'aurais osé l'espérer : je me trouvai avec Euphémie assez éloigné des autres dames pour pouvoir lui parler sans être entendu. Serait-il vrai, mademoiselle lui demandai-je, que nous eussions ensemble un rapport d'opinions et de sentimens tels qu'on me l'a fait entendre; car je ne puis douter que c'était de vous que l'on parlait. Si cela est je mourrai de regret de n'avoir pu déterminer en ma faveur la seule personne qui eût pu faire le bonheur de ma vie en réalisant ma chimère.

Hélas ! me dit-elle, ce n'en est qu'une en effet, puisque nous nous sommes rencontrés trop tard, et que l'aveu que je vous ferais serait aussi inutile pour vous que pour moi. Mon sort est décidé, il faut le remplir.

Euphémie avait l'esprit aussi juste

qu'éclairé; c'était sans doute le moment de montrer des vues solides, et le dessein de l'arracher au cloître; mais, fidèle à mon système, je voulais avant tout, l'obtenir d'elle-même. Je lui dis qu'elle n'était pas liée par des vœux; qu'elle pouvait à la fin de son noviciat y renoncer, et rester pensionnaire; que libre aussi de rester où je voudrais, je pourrais me fixer à Lorient; que, pensant comme nous pensions tous deux, nous ne devions chercher que l'amour dans l'amour; que si elle voulait me mettre à portée de la convaincre de la sincérité de celui qu'elle m'inspirait, ce qui lui était facile d'après la liberté dont on jouissait dans cette abbaye, elle ne pourrait douter que le charme qu'il répand sur la vie vaut tous les sacrifices qu'on peut lui faire.

— C'est, me dit-elle, m'ouvrir un

précipice et m'inviter à m'y jetter. J'en vais courir les risques, la suite m'apprendra si vous le méritiez. Soyez ce soir au petit bois, il vous sera facile de franchir le vieux mur; vous m'y trouverez après matines.

Je n'y manquai pas; mais ce lieu nous exposait tous deux; il y faisait un froid insupportable : je fus bientôt admis dans sa cellule. Ces deux lettres, mon cher oncle, vous feront mieux connaître que tout ce que je pourrais vous dire, par quel charme je suis enchaîné, et quel est le mérite de l'être céleste qui m'a lié à son destin.

En cet endroit M. de Clairac s'interrompit pour me présenter ces deux lettres. Les voici, me dit-il, d'une voix oppressée, c'est tout ce qui me reste de ces deux êtres que j'aimais comme mes enfans. Lisez-les, mon cher Surville; gardez-les pour les copier si elles vous

font plaisir, vous me les rendrez. Je les pris et y lus ce qui suit. (1)

Première lettre d'Euphémie à M. de Serrans.

« Je suis inquiète, je crains que « vous ne soyez indisposé. Je ne pus « jamais sortir plutôt de l'appartement « de l'abbesse : il y avait près d'une « heure qu'au vent et à la pluie vous « m'attendiez dans le jardin, vos habits « étaient traversés, le froid vous avait « saisi. Où vous menai-je ? Dans ma « chambre, dans la chambre d'une « novice, où il n'y a pas même de che- « minée ! Vous n'aviez pas soupé, et « je n'eus que quelques fruits à vous

(1) C'est à cette confiance de M. de Clairac que l'on doit les copies de ces deux lettres, qui se sont trouvées dans les mémoires de M. de Surville.

« offrir : je n'ai jamais senti si vive-
« ment les austérités de mon état. Di-
« rez-vous encore que toujours timide,
« toujours confuse, toujours embar-
« rassée de vos desirs, il faut me
« vaincre à chaque fois ? Que la pitié
« me rendait hardie ! Je réchauffais
« vos mains dans les miennes, jessuiais
« l'eau qui dégoûtait de vos cheveux,
« je vous aidais à vous ôter vos habits.
« Avec quelle tendresse je vous tenais
« embrassé ! Et bientôt avec quel ra-
« vissement, brûlante d'amour, dans
« l'ivresse du plaisir, en devorais-je
« pour ainsi dire les instans ! Qu'ils
« s'écoulaient avec rapidité ! Qu'elle
« nuit..... C'est vous, du moins je
« n'ai pas à me le reprocher, c'est vous
« qui m'avez annoncé que le jour allait
« nous surprendre, et qu'il était temps
« de nous séparer. Je n'avais pas la
« force de parler pour exprimer mes

« transports ; l'aurais-je eu pour vous
« dire de me quitter ? Ah ! vous pouviez
« sans crainte demeurer encore une
« demi-heure avec moi. Il semble que
« l'amour ait voulu vous en punir : mon
« cœur ne peut vous être infidèle ; mais
« un songe séduisant la replongé dans
« des délices que vous en partagiez
« plus. Le bruit du couvent frappait en
« vain mes oreilles, il n'arrachait point
« mon ame aux douceurs de son illu-
« sion ; languissante, et les yeux à demi
« ouverts, je me croyais encore avec
« vous, et je ne me suis tout-à-fait éveil-
« lée que dans un transport où je croyais
« vous serrer dans mes bras. Sort cruel !
« une femme dans le monde, maîtresse
« de son sommeil, lui peut donner une
« partie des momens où elle ne voit
« pas son amant ; on fait régner le si-
« lence autour de son appartement,
« au lieu qu'ici nos instans, qui ne sont

« déja que trop longs, commencent « avec le jour. Il n'est qu'onze heures, « il y en a six que je suis levée ; jusqu'à « la nuit, que de temps encore quand « il est compté par l'amour ! Vous n'at- « tendrez pas ce soir : je serai dans le « jardin avant que vous arriviez ; je « veux même que nous soupions ensem- « ble, la providence de l'amour y a « pourvu ; mille et mille baisers. Adieu ; « je brûle de vous embrasser. J'ai sur « moi cette robe que vous aviez prise « pour laisser sécher vos habits : il « semble qu'elle porte dans mon sang « un philtre qui l'enflamme, et ma gorge « qu'elle couvre respire avec plus d'é- « motion. Que je vous aime ! »

Seconde lettre d'Euphemie à M. de Serrans.

« Parce que je levai hier les yeux au « ciel en soupirant, et que quelques

« larmes en échappèrent, vous osez m'é-
« crire que vous ne me possédez point
« entièrement. Vous êtes bien injuste;
« quoi ! ne voulez-vous pas même que,
« dans le désordre où je vis, j'aie quel-
« ques remords? Ingrat ! ah ! ces re-
« mords que vous me reprochez, loin
« de m'arracher à mon amour, ne
« semblent agir quelques momens sur
« mon cœur que pour me faire bien-
« tôt ressentir avec plus de vivacité le
« retour de mes sentimens pour vous.
« Puis-je même honorer du nom de re-
« mords ce qui n'est que la crainte
« d'être un jour l'objet de vos mépris ?
» Si la passion entraîne, étouffe en moi
« les préjugés de l'éducation et de mon
« état, n'a-t-elle pas ses propres alar-
« mes ? Croyez-vous que mon amour
« propre soit assez fort pour me pro-
« mettre des miracles et pour me ras-
« surer contre l'inconstance si naturelle

« à votre âge ? Ne dois-je pas même « penser que, pour mesurer la ven- « geance à l'énormité de mes fautes, « la perte de votre cœur est le châti- « ment que le ciel me réserve ? Par les « vœux les plus sacrés dévouée aux « autels, je ne le suis plus qu'à votre « amour ou plutôt à vos plaisirs. Car « je ne me flatte point ; non ingrat, « vous ne ressentez pas pour moi cet « attachement véritable, ce dévoue- « ment de cœur, cet oubli de vous- « même ; je ne vous inspire point cette « sensibilité, cette tendresse, cette joie « délicieuse où l'ame, tout entière à « son enchantement, semble n'être « plus que la personne aimée : ma jeu- « nesse et quelques beautés excitent « vos transports, et je suis moins l'objet « de votre amour que la proie de vos « desirs. Ne le vis-je pas hier ? Quand « j'allai vous tirer de l'endroit où je

« vous avais caché, presque sans me
« parler vous m'emportâtes dans vos
« bras : avec quelle impatiente ardeur
« vous arrachiez mon voile, mes ha-
« bits ! Il semblait que ce n'était point
« mon amant, mais un ravisseur qui
« s'était introduit dans ma chambre.
« Bientôt, dans un état où l'amante la
« plus emportée ne se voit point sans
« pudeur, je vous priai d'éteindre une
« lumiere qui nous éclairait. Loin de
« m'écouter, une simple toile me cou-
« vrait encore, vous la déchirâtes ;
« votre bouche se précipitant sur tout
« ce qui s'offrait à vos avides regards,
« en exagérait l'éclat, la blancheur
« C'était ma gorge, c'était mes bras,
« c'était..... Perfide ! vous vantiez à
« votre imagination des plaisirs qui ne
« prenaient point leur source dans
« votre cœur. Le sentiment se partage
« t-il ? détaille-t-il les charmes de la

« personne aimée ? Non, il l'embrasse « toute entière ; ce n'est point sa « beauté, cest elle qu'un véritable « amant possède ; c'est l'épanchement « de son ame avec la sienne qui fait « ses vrais délices. Votre amour, in- « grat, n'est que dans vos sens ; il satis- « ferait une femme dans le monde, elle « ne veut qu'être désirée. Ah ! pour « moi, si je ne suis pas aimée.... On « entre dans ma chambre, il faut finir « ma lettre ; je vous attends ce soir : « venez me demander pardon de vos « injustes reproches. Que les miens ne « sont-ils aussi mal fondés. Adieu. »

Je fus si agréablement affecté par la lecture de ces deux lettres, que je dis à M. de Clairac qu'il ne leur manquait que le sceau de l'antiquité pour qu'on les crût tracées par Héloïse.

C'est aussi le jugement que j'en ai porté quant au style, me dit cet ami ;

mais j'y vis en même temps la différence qui existe entre une recluse et une femme dans le monde. Celle-ci est si dissipée par le desir de briller, par le jeu, les soupers, les bals et les spectacles, que l'amour n'y est ordinairement qu'un goût léger, une passion frivole; au lieu que c'est un embrasement dans le cœur d'une infortunée toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même, et avec des desirs que la contrainte ne sert qu'à irriter.

Je ne m'arrêtai cependant pas à cette réflexion. Entraîné par la chaleur d'expression de ces deux lettres, je dis à mon neveu que je le félicitais d'avoir une maîtresse si passionnée, et que je ne voyais jusques-là aucun sujet de se désespérer.

Ah! s'écria-t-il, si vous ne voulez voir, mon oncle, que le côté plaisant,

j'en ai trop dit, et je n'ai plus qu'à garder le silence.

Tu me juges mal, mon ami, répliquai-je; le bonheur et la réputation d'une femme ne m'ont jamais été indifférens; et quand ton Euphémie serait dans la situation la plus cruelle pour une fille, et la plus désespérante pour une religieuse, ce ne serait qu'un motif de plus pour exciter mon zèle.

Vous m'épargnez, me dit-il avec la plus vive expression, un aveu pénible; il ne me reste qu'à vous apprendre comment, malgré mes soins, j'ai l'air de m'être aveuglé sur un tort de cette importance. Le jour même où j'avais reçu la seconde lettre d'Euphémie, je m'empressai de lui faire connaître que je n'avais jamais eu d'autre intention que d'en faire mon épouse; et que n'ayant plus aucun doute sur sa tendresse et son désintéressement,

j'allais me hâter de remplir mes devoirs à son égard.

Pour y parvenir, il fallait nous séparer: l'amour me retint auprès d'elle encore quelques jours. Je fis enfin le voyage de Saint-Malo pour y voir le seul parent dont elle dépend ; il venait de partir pour Londres : les autres sont des femmes dont le consentement ne pouvait suppléer le sien. Je lui ai écrit ; il m'a répondu qu'à son retour, qui ne pouvait tarder, je n'éprouverais aucune difficulté, et qu'il serait charmé que je reçusse sa nièce de ses mains.

Ne voyant aucun motif de me refuser à ce délai, je suis venu en rendre compte à Euphémie, qui m'apprit que depuis près d'un mois, elle était dans l'inquiétude sur sa situation : deux autres mois se sont encore écoulés depuis sans que son oncle soit arrivé. Cependant la difficulté de cacher ce

qui déja est devenu visible désespère cette chère amie : elle ne peut supporter l'idée du mépris où elle se trouverait exposée dans une maison religieuse d'où je n'ai aucun droit de la retirer ; et prête à se livrer aux plus cruelles extrémités, ne sachant quel parti prendre, je vous ai écrit, mon oncle, comme à mon seul et unique ami, pour me sauver d'une situation si périlleuse.

Je n'en vois point d'autre, lui dis-je après quelques instans de réflexion, que de l'enlever de son couvent, et pour éviter toutes poursuites, de passer avec elle en Amérique, et d'aller vivre sur ton habitation. — Elle est vendue ; et j'en ai reçu le prix. Je n'aimais ni Saint-Domingue ni son climat, j'ai placé mes fonds partie à l'Ile de France et l'autre à Philadelphie ; il ne m'en reste plus que vingt mille francs en portefeuille. —

Eh bien! tant mieux. Dans la Nouvelle Angleterre tu seras accueilli; on y aime les Français, et tu n'auras à y craindre aucune vengeance monacale. Il y a dans ce port deux bâtimens américains; dans trois jours au plus tard tu peux être à bord. Je me charge de tout arranger avec l'un ou l'autre des capitaines. Euphémie ne paraîtra point à Lorient; un canot nous attendra dans la rade sur la côte de Lorient, au Port Louis. Je serai ton second pour l'enlèvement : nous n'aurons ni confidens ni indiscrétion à craindre.

Tout fut exécuté comme je l'avais prévu; nous aidâmes Euphémie à franchir le mur; je lui fis prendre un vêtement à l'anglaise, et me chargai de sa robe de religieuse que j'ai encore. Elle entra dans le canot avec Serrans, et fut conduite à bord, où elle trouva une malle pleine de vêtemens de femme.

Je lui avais conseillé de laisser dans sa cellule une lettre pour l'abbesse, afin de la porter au silence sur sa fuite, et d'y annoncer l'abandon de sa dot. Ce fut en effet le parti que prit cette dame, soit par amitié pour Euphémie, soit pour éviter à sa maison le scandale de cette aventure. Trois jours s'étant passés sans que rien eût transpiré, j'eus la satisfaction d'en donner la nouvelle à mon neveu, qui était encore en rade, et deux heures après il mit à la voile.

Immédiatement après son départ, j'écrivis au ministre de la marine pour lui obtenir un congé, et à l'oncle d'Euphémie pour le prévenir de l'évènement, et du silence nécessaire à garder pour l'honneur des deux familles. Notre révolution, qui éclata peu de jours après, rendit à quelques égards ces précautions superflues.

Les premières nouvelles que je reçus de Serrans m'apprirent son heureuse arrivée, et son mariage avec Euphémie. Les suivantes m'apprirent qu'il avait un fils, et qu'il serait le plus heureux des hommes s'il était dans sa patrie, qu'il ne pouvait oublier.

Aussitôt que le calme eut commencé à reparaître, je lui en fis part; il me répondit qu'il allait faire ses dispositions pour revenir en Europe, et je l'avoue, le bonheur de le revoir et de vivre avec lui m'empêcha de combattre cette résolution. Cela se passait à l'époque où vous tombâtes malade chez moi, mon cher Surville: le souvenir de ce neveu me rendit plus sensible à votre situation, dont je devinai la cause, et a contribué au vif intérêt que j'ai pris à vos peines et à vos affaires.

Serrans m'ayant annoncé son pro-

chain départ de Philadelphie, et l'époque où il devait arriver, j'ai été l'attendre à Bordeaux, où il est en effet débarqué avec son épouse et son fils. N'étant sur aucune liste d'émigrés, n'ayant point laissé de bien en France, son absence ne lui avait rien fait perdre ni causé d'embarras. Il choisit les environs d'Angers, qui sont charmans, pour s'y fixer; il y acheta un joli domaine, et il y vivait heureux, lorsque le hasard y amena aussi cette religieuse que le dépit avait jeté dans le cloître; elle demeurait chez des amis dans le même village, et était en grande considération chez le curé et les dévots du lieu. Elle n'eut pas plutôt reconnu Serrans et son épouse qu'elle les peignit comme des gens sans mœurs; lui comme un ravisseur, et Euphémie comme une religieuse qui avait violé ses vœux. Dans un pays

fanatisé par les troubles de la Vendée, cette calomnie s'accrédita au point qu'ils furent insultés dans l'église, obligés d'en sortir, et qu'ils n'osaient plus paraître.

Dans ce nouveau malheur, Serrans eut encore recours à moi. Je volai près de lui et l'invitai à venir à Paris jouir de la liberté que même dans les temps d'orage on y trouvait plus qu'ailleurs. Ah! mon ami, s'écria M. de Clairac, heureux celui qui chaque soir peut se dire, Je n'ai blessé l'amour-propre de personne; je n'ai par conséquent point d'ennemis. Il s'en était fait un implacable de cette religieuse. Nous allions partir; tout était prêt pour le lendemain, et nous étions restés tous trois après souper à nous entretenir du bonheur que nous nous promettions, lorsqu'un crime affreux a tranché la destinée de deux époux si dignes d'être heureux. A tra-

vers les vîtres des fenêtres de la salle où nous étions; qui donnait sur la campagne, un coup de fusil tiré par un scélérat, dirigé sans doute par le fanatisme, a tué à nos yeux l'infortunée Euphémie qui n'a pas seulement poussée un soupir. A ce coup fatal, le malheureux Serrans s'est jeté sur le corps de son épouse, et y est expiré dans des convulsions affreuses, sans que rien l'en ait pu détacher. J'abrège, mon cher Surville, cette scène de douleur, et me réduis à vous dire qu'après avoir rendu plainte et avoir commencé les poursuites, je suis revenu ici avec le fils de mon neveu demander, contre ce crime, le secours de l'autorité. Je ne sais si je découvrirai les coupables, mais j'y consacrerai ma vie: telle est la situation où vous me trouvez.

Cette déplorable catastrophe fut, entre les deux amis, le sujet de l'en-

tretien le plus touchant. Surville regretta d'être obligé de partir; et M. de Clairac lui promit que, malgré ses chagrins, il assisterait à son mariage, s'il n'était pas obligé, comme il le craignait, de retourner en Anjou pour la vengeance des deux victimes immolées à ses yeux.

CHAPITRE LXXII.

Départ pour le Havre.

Au moment de partir pour le Havre Surville n'avait encore vue Julie qu'en public. Ses torts avec elle lui avaient fait éprouver une telle contrainte qu'il ne lui avait parlé que lorsque la civilité l'avait exigé; cette constante amie avait apporté la même réserve, et son

humeur ordinairement si enjouée avait perdu de sa vivacité. Il se sentait à son égard sur le cœur un poids dont il desirait pouvoir se débarrasser: il ne le pouvait que par un entretien particulier qu'il redoutait, quoiqu'il en sentît la nécessité; et par un de ces retours que le cœur sent et qu'il ne peut expliquer, il était effrayé de se retrouver seul avec une personne à qui il avait dû ses premiers jours de bonheur; qui ne lui était pas moins chère par ses rigueurs que par ses bontés, et qui méritait son estime par le système de conduite qu'il lui avait tant reproché, et dont alors il sentait tout le prix.

Incertain sur le parti qu'il prendrait, il était monté à cheval pour venir à Bondi faire ses adieux, et il venait d'y arriver avec toutes ses irrésolutions. Il était dix heures; on lui dit que son père était parti dès sept heures

pour Paris, mais qu'il reviendrait dîner. Déterminé à l'attendre, il monta à sa chambre, et pénétrant à un petit cabinet qui était au fond, il y trouva la belle Julie assise devant son portrait, que M. de Mairan avait fait attacher dans cette pièce.

La sensible et toujours vive Sénange voulut fuir sitôt qu'elle l'eut apperçu. Ah! de grace, s'écria-t-il, ne fuyez pas un malheureux qui vous souhaitait sans oser vous chercher: daignez m'entendre, daignez m'assurer que vous ne me haïssez pas.

— C'est dans l'amant de la belle Flora un soin bien étrange.

— Il n'y eût jamais eu de Flora pour lui, si vous eussiez daigné lui jurer une constance dont il serait encore digne.

— J'ai fait mieux, je l'ai gardée sans la jurer. N'accusez que votre réserve avec M. de Clairac, et vos injustes soupçons.

— J'en suis cruellement puni ; et les regrets que j'éprouve vous vengent.

— Ils me consolent, et me paient de tous mes sacrifices.

— Ah ! partagez-les plutôt.

— Ils seraient superflus. N'avez-vous pas des engagemens ? ne m'avez-vous pas donnée à votre ami ? Vous me devrez votre bonheur, et j'espère vous devoir le mien.

— Et c'est moi, moi, qui vous aurai jetée dans les bras d'un autre ! Julie, adorable Julie, ajouta-t-il en se précipitant à ses genoux, je ne puis tenir à cette idée. —

Julie en ce moment, aussi faible que lui, laissa tomber sa tête sur son épaule, et tous deux étaient noyés dans les larmes lorsque madame de Mairan, qui cherchait son amie, les trouva dans cette situation.

Le bruit qu'elle fit en entrant ayant fait retourner Surville, il la vit s'arrê-

ter par la surprise que lui causait ce tableau; et croyant qu'elle voulait se retirer, il se pencha vers elle et toujours à genoux, Ne me fuyez pas, lui dit-il, madame, je vous en supplie; votre nom seul a toujours suffi pour rappeler la vertu dans mon cœur, et je n'eus jamais tant de besoin de votre présence qu'en ce moment.

Elle le releva avec bonté, le fit asseoir entre elle et Julie. Après un moment de silence, Surville lui dit: J'ai aussi besoin de votre indulgence, madame; j'ai méconnu le prix d'une amie que je tenais de vous: il me semble que je vous perds une seconde fois.

— Que ce soit la dernière, Surville, qu'il vous arrive de vous exprimer ainsi. Nous vous avons pardonné toutes deux; nous savons mieux que vous goûter le prix de nos sacrifices: ne connaîtrez-vous jamais les jouissances

du cœur et les douceurs de l'amitié? Dans ceci, une inévitable destinée a tout conduit; elle sait mieux que nous ce qui nous convient, et sans doute elle nous place dans la situation qui convenait le mieux à notre bonheur.

—Il n'y a pas de doute, dit Julie, car unie à M. de Surville, je n'eus pu supporter la moindre diminution dans sa tendresse.

— Ce n'est pas, interrompit madame de Mairan, sur le passé qu'il faut fixer nos regards; le sort lui a donné une femme charmante, et qui mérite toute son affection; il doit à son ami, à un ami choisi par le cœur, tous les égards dus à un homme aussi intéressant qu'estimable.

— Je les aurai, n'en doutez pas madame, j'aime Le Sage; mais vous n'en serez pas moins pour moi, respectables amies (en les serrant toutes deux contre

son cœur) l'objet d'un regret éternel. Je vais partir sans voir mon père, veuillez être auprès de lui les interprètes de mes sentimens.

— Oui, partez Surville, partez à l'instant même; envoyez-nous votre ami, et ne nous revoyons qu'au pied de l'autel.

— Le Sage reste, madame, cela était arrêté ainsi : il voudrait venir avec nous que je m"y opposerais; je vais vous l'envoyer. —

Il se leva en finissant ces mots; et, sans regarder autour de lui, il se hâta de descendre, remonta à cheval et reprit la route de Paris.

Débarrassé de l'affreuse inquiétude d'avoir perdu l'estime et l'affection de deux femmes qui lui avaient été si chères, ses idées reprirent la direction qu'elles devaient avoir, et l'air ayant contribué à calmer ses sens, il n'avait

plus qu'une légère altération lorsqu'il se présenta devant Flora et M. Emeling.

Celui-ci, dont l'active tendresse remarquait tout, lui dit : Tu viens, mon fils, je le vois, de faire tes adieux à la charmante famille.

Il faut lui pardonner, mon père dit Flora, de la quitter avec regret; elle est si aimable qu'on ne peut trop l'aimer.

Cet aveu d'un cœur au-dessus de l'envie, des soupçons et des craintes de la jalousie, fut un reproche secret qui rappela Surville à tout ce qu'il devait à l'angélique Flora, et il lui adressa des remerciemens aussi sincères que délicats.

Pour rendre notre marche plus rapide, lui dit M. Emeling, je voudrais laisser ta sœur aux soins de madame de Mairan.

— Elle est digne de cette confiance, mon père; mais ne nous séparons plus de ma sœur, ne nous séparons jamais, je vous en supplie.

— Fais donc comme tu voudras, et partons tout de suite. Il est encore de bonne heure; nous dînerons en route.—

Le Sage resta à Paris, chargé du soin de leurs affaires. Il ne fallut pas lui recommander d'aller à Bondi, on pouvait s'en rapporter à ses sentimens pour la belle Sénange; et une heure après le bon Emeling, Flora et Surville étaient sur le chemin du Havre.

CHAPITRE LXXIII.

Conclusion.

Je passerai rapidement sur les détails de leur séjour au Havre, qui avait pour objet le réglement des comptes de *la*

Victoire. Chaque volontaire eut de quoi quitter le métier périlleux de la mer, et fut à portée de suivre son inclination pour toute autre profession.

M. de Mornai se trouva en état de se reposer, et d'assurer la fortune de sa sœur et de ses neveux et nièces. Cet estimable officier suivit à Paris M. Emeling, pour y être témoin du bonheur de son capitaine.

Cette famille, revenue à Paris avec plus d'empressement qu'elle ne l'avait quitté, y trouva les réponses attendues.

La segnora Mendès marquait à son frère qu'après la perte de sa nièce, la nouvelle inespérée de sa délivrance et de son retour lui avait occasionné une si vive révolution que sa santé en avait baucoup souffert, et qu'elle ne pourrait entreprendre le voyage de France qu'au mois de juin ; qu'elle serait fachée que cela apportât le moindre retard au ma-

riage de Flora, et qu'elle aurait le plus grand plaisir d'apprendre qu'il fût conclu.

Ce ne sera donc qu'à Bayonne que nous la reverrons, dit M. Emeling, et nous y renouvellerons la noce. En attendant il faut nous hâter de la faire ici.

Le Sage, qui avait reçu les papiers attendus de Marseille, s'était empressé de remplir les formalités d'usage; M. de Mairan en avait fait autant pour son fils: les contrats furent passés. Surville profita de cette circonstance pour donner à madame de Mairan et à mademoiselle Sénange les diamans qu'il leur destinait. L'écrin de Julie lui fut présenté par le général, et celui de son épouse par mon heureux corsaire. Enfin, huit jours après le retour du Havre, les quatre amans prononcèrent le serment, qui ne fut point téméraire, de s'aimer toujours.

Les deux familles devinrent inséparables. Le général quitta le service ; il suivit son fils à Bayonne, en revint lorsque M. Emeling eut terminé toutes ses affaires, et ils habitèrent à Paris le même hôtel.

Les passions orageuses étant calmées, Surville et Julie ont trouvé dans les liens qu'il avaient contractés tout le bonheur qu'ils méritent. Couronnés par l'amour, ils passent leurs jours dans la pratique des vertus dont l'incomparable Sophie leur donne l'exemple, et ils jouiraient d'une félicité inaltérable, si le temps qui détruit tout pouvait en leur faveur oublier sa faux et ses ailes.

FIN.

Imprimerie de CHAIGNIEAU, jeune, rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

348230